



LITTÉRATURE
Anticipation à quatre mains
Page F 7



ESSAI
Le monde que laisse Bush
Page F 10

LIVRES

La traversée de la vie de Michel Tremblay

CAROLINE MONTPETIT

On dirait qu'il rajeunit à vue d'œil, Michel Tremblay, dans la vie comme dans ses livres. Et son dernier-né, le roman *La Traversée de la ville*, offre un regard plus frais que jamais sur une ville, Montréal, que Michel Tremblay connaît pourtant par cœur, lui qui y vit depuis toujours et qui en a fait le théâtre principal de son œuvre. Cette ville, il la contemple tout à son aise, de son appartement du Plateau Mont-Royal où il reçoit les journalistes.

Dans *La Traversée de la ville*, on retrouve Maria, la mère de Rheana, qui deviendra plus tard Nana, la maman de Michel Tremblay, alors qu'elle quitte la ville de Providence, en Nouvelle-Angleterre, enceinte et sans homme, pour rejoindre son frère et ses deux sœurs à Montréal. Un autre roman de l'errance, de la quête d'un ailleurs meilleur, qui a marqué de son sceau toute l'histoire de cette famille, partie de Montréal pour chercher fortune en Saskatchewan, puis revenant à Montréal avec, dans le cas de Maria, un détour par Providence, aux États-Unis. Cette

famille, c'est d'abord celle des Desrosiers, où l'on retrouve un Amérindien cri de la Saskatchewan, puis des Rathier, de Providence, qui deviendront ensuite les Tremblay, parents de Michel lui-même.

«Encore une fois, les noms sont vrais, mais tout ce qui les entoure est pure spéculation», écrit Michel Tremblay. Pour bâtir ce qui s'annonce comme une trilogie, puisqu'il annonce déjà une prochaine *Traversée des sentiments*, Tremblay a de nouveau puisé dans son histoire familiale, en y déduisant ce qui faisait toujours l'objet de tabous, dans les années 50, comme la naissance des enfants nés hors mariage que sont le bébé de Maria, né d'un père obscur de Providence, ou celui de Teena, né à Duhamel, dans les Laurentides, où se déroulera d'ailleurs, nous dit l'auteur, l'action du prochain roman.

La Traversée de la ville se déroule, pour l'essentiel, une année avant et une année après celle du roman précédent, *La Traversée du continent*, soit en 1912 et en 1914. On y entend au loin la rumeur de la guerre, qui alimente d'ailleurs, le temps d'un avant-midi, le rêve de Rheana de ramener sa mère Maria et son petit frère Théo en Saskatchewan, où vivent ses sœurs et où ils se-

raient, croit-elle, à l'abri de tout.

La francophonie comme bagage

Il est beaucoup question de langues et d'accents dans ce roman du déracinement, l'accent pointu que les milieux populaires empruntent

Un autre roman de l'errance, de la quête d'un ailleurs meilleur

parfois pour imiter celui de la bourgeoisie, mais aussi l'accent des Plaines que la jeune Rheana emporte avec elle à Montréal, au risque de faire rire d'elle. Car la francophonie est le principal bagage de ces abonnés de la mouvance, qui le triment comme un héritage fragile à conserver et à transmettre.

«On a tort de mépriser le jocal», dit Michel Tremblay, qui explique que le jocal est né précisément de la volonté des femmes, dont les maris étaient partis de la campagne pour travailler en anglais en ville, de préserver leur langue maternelle tout en y intégrant certains éléments de l'anglais parlé à l'extérieur de chez elles.

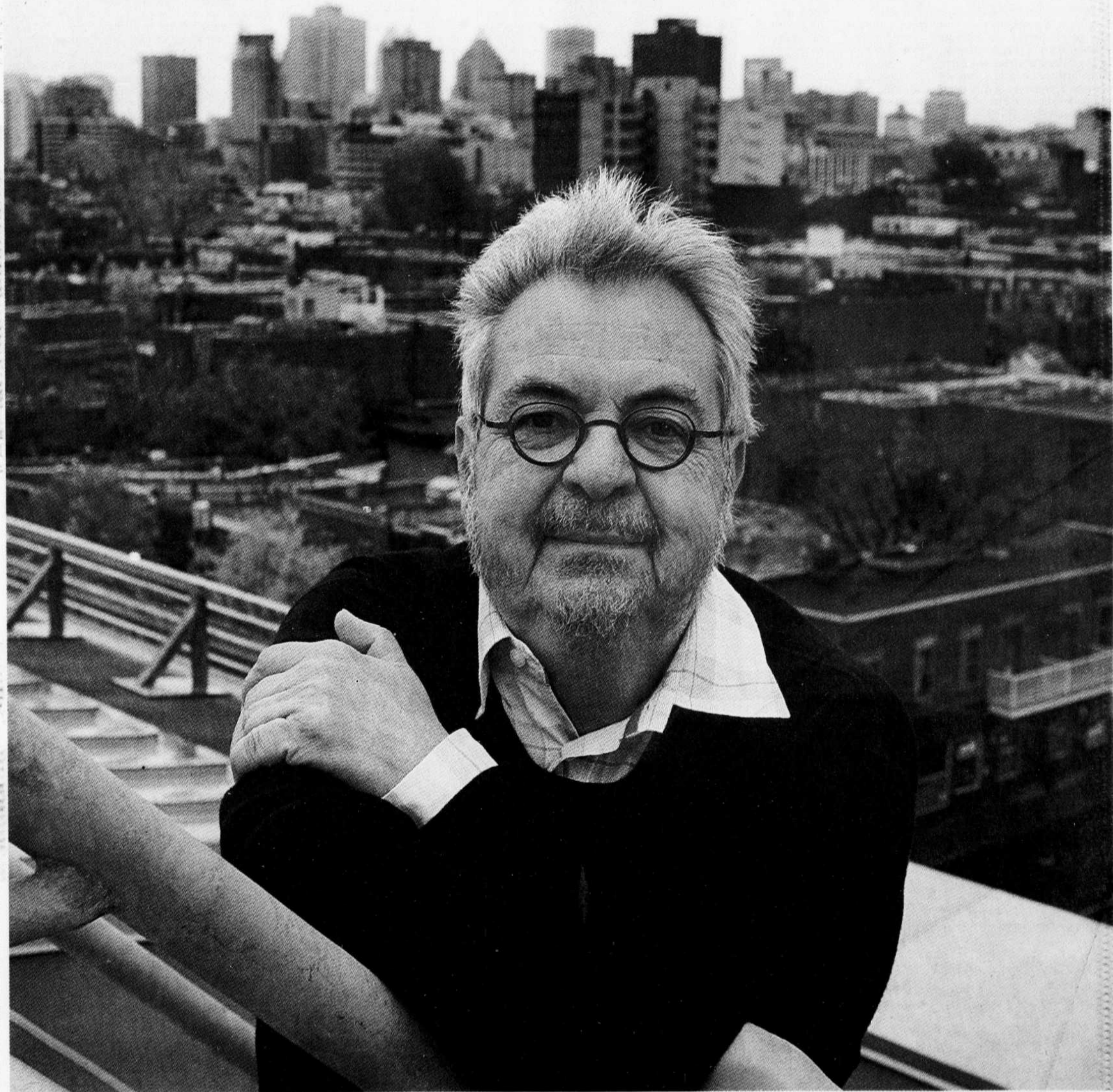
Ce mépris de l'accent des autres, la petite Rheana, originaire de la Saskatchewan, le vit comme un traumatisme lorsqu'elle rejoint l'Académie Garneau de Montréal.

«Elle savait qu'elle parlait une langue différente des autres enfants avec lesquels elle allait étudier parce qu'elle venait de loin et que leurs réactions ne seraient pas des plus positives. Elle-même avait rencontré certaines difficultés, au début, à comprendre ce que lui avaient dit certains Montréalais, qui, comme Marie-Berthe Beaugard, parlaient trop vite et mangeaient la moitié de leurs mots. Mais ce qu'elle avait rencontré à l'Académie Garneau, les moqueries, la méchanceté, la jalousie, dépassait tout ce à quoi elle s'était attendue», écrit Michel Tremblay au sujet de Rheana.

«On est toujours le folklore de quelqu'un», ajoute en entrevue celui qui se souvient d'avoir dit à la télévision française, dans l'étonnement général, que si les Québécois leur semblaient avoir un accent, les Français eux aussi en avaient un aux oreilles des Québécois.

Pour ces francophones, donc, qui sont partis chercher fortune ailleurs, l'aventure est un mode

VOIR PAGE F 2: TRAVERSÉE



Michel Tremblay

LIVRES

EN APARTÉ

La saison des prix



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Novembre. La saison des morts se conjugue cette année avec la saison des urnes. Encore un peu plus dans l'effervescence électorale et on finira bien par croire que les urnes, en ce pays, sont faites pour être funéraires.

Nous sommes aussi en plein dans la saison des prix littéraires. Ils nous arrivent les uns derrière les autres, à la file indienne, comme le veut cette expression qui n'a jamais cru bon de préciser de quels Indiens il s'agissait.

Passionné par des Indiens qui n'existaient que dans sa tête, le directeur littéraire chez Grasset, Yves Berger, fut un des grands artistes de la danse de la pluie qui précède l'attribution des prix littéraires. Berger savait déclencher l'orage sur certains auteurs pour garder les siens au sec. Lui qui croyait juste un peu à la réincarnation de ses gros chats, il croyait beaucoup, si on s'en remet à plusieurs témoins, aux grands bénéfices des petites magouilles littéraires. Berger est mort depuis un moment déjà, mais sans doute son sens aigu du grand jeu littéraire des prix vit-il encore en d'autres que lui. Qui joue désormais à sa façon à déterminer, à coups d'alliances et d'aiguillons, les récipiendaires du Goncourt, du Fémina, du Renaudot et des quelques autres rares prix qui font vendre? Qui sont les nouveaux Yves Berger des jours gris de novembre qui nous rappellent, par leur existence, que les prix littéraires sont souvent des concours de circonstances bien contrôlées?

De ce côté-ci de l'Atlantique, à côté des Prix du gouverneur général et du prix David, le prix le plus important chez nous est sans doute le Gilles-Corbeil. Décerné tous les trois ans depuis 1990, ce prix demeure assez méconnu du grand public, même s'il couronne un écrivain d'exception par une bourse ex-

ceptionnelle. Le prix Gilles-Corbeil est doté en effet d'une rondelette somme de 100 000 \$. Non imposable. Pour le Goncourt, notez que le récipiendaire ne reçoit que 10 euros. Les retombées commerciales du Goncourt sont cependant plus intéressantes que celles du Gilles-Corbeil.

Grand amateur d'art contemporain, mécène pour le Rassemblement pour l'indépendance nationale dirigé par Pierre Bourgault, Gilles Corbeil est mort bêtement en Australie, dans une voiture conduite à contresens. Le prix qui porte son nom aujourd'hui a couronné à ce jour l'œuvre de six écrivains majeurs: Réjean Ducharme, Anne Hébert, Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et Marie-Claire Blais.

Lorsque Réjean Ducharme l'a reçu le premier, en 1990, c'est l'écrivain Gaston Miron, alors administrateur du prix, qui lui avait téléphoné pour annoncer la bonne nouvelle. Miron aimait raconter l'anecdote de ce coup de téléphone pour le moins particulier. L'épouse de Ducharme, heureuse pour deux, avait répondu à Miron ceci, qui ne s'invente pas, à moins de vivre soi-même comme personnage dans un roman de Ducharme: «*Réjean va être tellement heureux ça fait si longtemps qu'il voulait s'acheter une bicyclette!*»

En 1997, lors de la remise du prix à Jacques Brault, la brave Nathalie Petrowski s'était fendue d'un article immortel où elle se demandait, d'entrée de jeu, pourquoi elle ne gagnait jamais, elle, 100 000 \$ comme ça!

Avec son prestige, ses dollars et la gloire des noms de ses lauréats, ce prix est désormais vraiment le plus important du genre chez nous.

Qui peut remporter cette année ce prix qui sera remis lundi soir à la Grande Bibliothèque? Ils ne sont pas légion. Des noms viennent tout de suite à l'esprit: Michel Tremblay, Jacques Poulin, Victor-Lévy Beaulieu, Madeleine Gagnon. L'essayiste Pierre Vadeboncoeur l'aurait sans doute déjà reçu s'il n'était pas membre de la direction du prix. J'en oublie, bien sûr. Mais les oubliés ne sont pas nombreux.

Cette année, il faut savoir que le jury du prix

Gilles-Corbeil est dirigé par le journaliste Robert Lévesque. Du temps où il trônait dans les pages littéraires de l'hebdomadaire *ICI*, c'est-à-dire il n'y a pas si longtemps, je ne me souviens pas de l'avoir vu quitter beaucoup les ornières de ses beaux littéraires, toutes plumes ou mains balisées par une certaine France des années 1950. À l'occasion, il était question d'un livre québécois ou deux. On l'a vu ainsi régler quelques comptes avec l'œuvre récente de Michel Tremblay, qui n'a pas l'heur de lui plaire. Rien vraiment sous sa plume à propos des autres lauréats possibles, sauf en ce qui concerne Jacques Poulin, 71 ans, écrivain discret installé à Québec, bien lové dans ses mots, et auteur des grands livres que sont *Volkswagen blues*, *Les Grands Marées* et autres *Yeux bleus de Mistassini*. Robert Lévesque n'a eu, depuis toujours ou presque, que des éloges à l'égard des livres de Poulin, parlant même très volontiers de «*chefs-d'œuvre*».

Je miserais beaucoup sur Jacques Poulin pour le prix Gilles-Corbeil 2008 qui sera remis lundi... Quant à Nathalie Petrowski, j'ai bien peur qu'elle doive attendre encore un peu pour recevoir un prix littéraire de 100 000 \$.

Il y a quelques jours, juste avant la foire du livre de Francfort, la plus importante du genre au monde, le Québec était l'invité d'honneur à la foire de Barcelone. «*Belle ville, très belle ville*», m'ont rappelé plusieurs de ceux qui y sont allés pour l'occasion... Personne n'en doute. Mais les livres? Il y avait des banderoles aux couleurs du Québec un peu partout dans la ville, m'a-t-on raconté. Ça pavaisait fort «*Québec*... Mais les livres?

Dans des opérations du genre menées à l'étranger, il est difficile de savoir sur-le-champ ce que cela donne comme bénéfice. L'effet d'un livre, à plus forte raison à l'étranger, est toujours un phénomène élastique: il faut du temps pour que l'énergie accumulée sous les couvertures puisse, par un phé-

nomène de ressort, projeter en avant ce qui mérite de l'être.

Au lancement des éditions Québec/Amérique cette semaine, Guy Langlois, un des grands patrons de la distribution au Québec, semblait du même avis que moi: avec les livres, il convient d'être patient. Comme d'autres, Guy Langlois, le patron chez Distribution Prologue, revenait justement de Francfort, un centre du livre où tout va toujours trop vite.

Qu'est-ce qui se passe à Francfort? Les éditeurs du monde entier s'y rencontrent pour se vendre des titres. Cela donne un salon tenu uniquement pour des professionnels où 7000 éditeurs transigent du matin au soir des titres, dans l'espoir de créer au plus vite des valeurs sur leur marché. Le livre est lent, mais les éditeurs, comme toujours, sont rapides.

Comme bien d'autres, le patron de Prologue se demande ces jours-ci ce qui va advenir de tous les projets de livres électroniques, e-Book, Sony Reader, Kindle et autres Cybook. Le livre sur support de papier va-t-il disparaître avant longtemps? À Francfort, il s'est promené d'un immeuble à l'autre. *J'ai participé à des ateliers sur le livre électronique, mais je n'en ai pas vraiment vu, même s'il y en a. Le livre sur papier continue de dominer complètement.*

L'éditeur Pierre Turgeon avait déjà tenté de lancer au Québec des livres en format électronique. Il a fait faillite. Mais ça s'en vient, nous dit-on. Ça arrive tout de même moins vite que prévu. Et lorsque ça nous arrive parfois, c'est franchement par des canaux inattendus.

Hier, un communiqué des Éditions du Trèfle à cinq feuilles, une maison d'édition québécoise, nous annonce son premier titre pour e-Book: *Le Miracle qui m'a délivré de la dépression et de la souffrance*. L'auteur? Une certaine Stella Pilon, originaire des Laurentides, qui aurait vendu rien de moins, affirme l'éditeur, qu'un million d'exemplaires d'*Un cours en miracles*.

Avez-vous déjà entendu parler des Éditions du Trèfle à cinq feuilles? Moi pas. Et je ne sais pas encore si c'est un si grand malheur, après tout.

jfnadeau@ledevoir.com

TRAVERSÉE

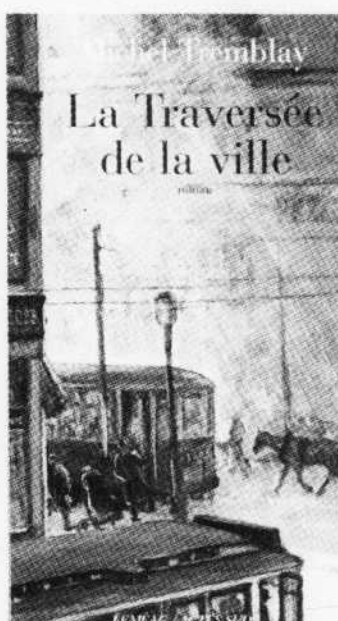
SUITE DE LA PAGE F 1

de vie. Une aventure animée par l'ambition, qui pousse à espérer une vie meilleure, un peu plus d'amour, un peu plus de richesse, quitte à être constamment déçu, avant de recommencer à rêver de nouveau. L'aventure, ce n'est pourtant pas le propre de Tremblay, qui s'est vit largement à Key West, en Floride, affirme être un homme épris de routine, qui souhaite que chaque jour se ressemble le plus possible. «*Je suis un sédentaire qui voyage et un paresseux qui travaille*», lance-t-il à la blague. Son aventure, c'est en écrivant qu'il la vit, en se glissant dans la peau d'une femme enceinte ou d'une jeune fille traversant Montréal à pied.

Car cette traversée de la ville en est vraiment une, et le lecteur a l'impression de marcher lui-

même le long de la rue Sainte-Catherine, léchant les vitrines de Dupuis frères ou d'Ogilvy, dans la peau d'une petite fille habitée de contes de fées, et dans un Montréal souvent anglophone, parmi les tramways et les voitures à chevaux. Il partage avec la jeune Rheana cette curiosité pour les quartiers juifs ou chinois, même si les parents prétendaient alors qu'on y empoisonnait les enfants à l'opium avant de les manger... Et on s'étonne de découvrir chez cet écrivain à l'œuvre imposante cette fraîcheur éblouie qui semble regarder la ville comme au premier jour.

En vieillissant, Michel Tremblay dit d'ailleurs avoir modifié le regard qu'il portait sur ses proches. Un regard qui, après avoir été plus accusateur aux jeunes années de son théâtre, s'est



adouci avec le temps. Il faut savourer cette douceur en feuilletant *La Traversée de la ville*. Elle porte en elle la traversée de la vie d'un grand écrivain.

Le Devoir

LA TRAVERSÉE DE LA VILLE
Michel Tremblay
Leméac
Montréal, 2008, 214 pages

Louis Hamelin sous le scalpel

CHRISTIAN DESMEULES

Après un premier essai écrit à quatre mains et ayant pris la forme d'un échange épistolaire (*Traversées*, Le Nordir, 2000), François Paré et François Ouellet, tous les deux professeurs d'université, projetaient une fois encore, selon le même procédé, de consacrer ensemble un livre à «*une œuvre majeure du Québec actuel*». Celle de Louis Hamelin, écrivain né en 1959 dont le premier roman, *La Rage*, lui a valu le Prix du gouverneur général, s'est tout de suite imposée à eux. Par ses qualités d'écriture, par la richesse de son propos, nous disent-ils, par son style «*porté par un souffle et une vigueur infatigables*», il ne fait aucun doute que l'œuvre hamelinienne «*est en train de se construire un héritage littéraire durable*».

De *La Rage* à *Sauvages*, en passant par *Cowboy* et *Betsi Larousse*, Louis Hamelin et ses doubles fouillent dans les entrailles de vingt années d'écriture: courants écologiste et nihiliste, idée de frontière, quête des origines, héritier de Ferron, «*mystique de l'éradication*». À travers ces lectures croisées, c'est à une exigeante et minutieuse autopsy de l'œuvre que se livrent ici les deux auteurs. Puisque lire Hamelin «*comme il écrit, c'est lui rendre hommage*».

Collaborateur du Devoir

LOUIS HAMELIN ET SES DOUBLES

François Ouellet et François Paré
Nota bene, coll. «*Essais critiques*»
Québec, 2008, 264 pages

Un colibri à la rescousse de l'environnement

CAROLINE MONTPETIT

Il était une fois un feu de forêt qui faisait fuir toute la faune. Toute, sauf le plus petit des oiseaux, le colibri. N'écouter que son courage, celui-ci transporta une goutte d'eau, puis une autre, puis enfin une autre. Alors que le gros ours lui demande: «*Mais qu'est-ce que tu fais là?*», le colibri de lui répondre: «*Je fais ce que je peux*». Il s'agit d'une fable racontée par les Quechuas, des Amérindiens d'Amérique du Sud. Mais elle prend un sens universel, dans le contexte

écologique où des milliards de gouttes d'eau, ou de gestes quotidiens, sont nécessaires à la survie de l'espèce.

C'est sans doute ce qui a poussé l'auteur et écrivain cet héritage à illustrer et écrire cet héritage de la tradition orale, et l'auteur-compositeur-chanteur et cinéaste Richard Desjardins à le traduire pour nous. En découle le livre *Le Vol du colibri*, petit mais magnifiquement illustré, qui vient de paraître chez Boréal, avec une postface signée par nul autre que le dalaï-lama. «*Aujourd'hui, écrit-il, les individus comme les gouvernements sont à la recherche d'un nouvel ordre écologique et économique. Il nous faut reconnaître qu'un grand amour et de grandes réalisations impliquent de grands risques. Il nous faut agir avant qu'il ne soit trop*

tard.» «*Même les idées les plus modestes arrivent à prendre leur envol*», écrit pour sa part Michael Nicoll Yahgulanaas, en conclusion. «*La foi que le colibri place dans le geste le plus modeste s'incarne à travers sa conduite héroïque: faire ce qu'on peut, sans attendre personne*». Un petit livre plein de sagesse et plus puissant qu'on pourrait le croire, à répandre autour de soi.

Le Devoir

LE VOL DU COLIBRI

Michael Nicoll Yahgulanaas,
d'après une fable amérindienne
Traduit de l'anglais
par Richard Desjardins
Boréal
Montréal, 2008, 65 pages

Éditions Nota bene
Des livres pour savoir

Pour mieux évaluer la situation après le 4 novembre prochain

Charles-Philippe David
Les États-Unis et le monde après Bush
Jean-François Lapierre, Tremblay

107 p. 12,95 \$

Un livre clair et brûlant d'actualité par un des plus importants spécialistes de la question américaine.

www.editionsnotabene.ca

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 10 novembre • 19h30
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Françoise Faucher lit
Colette

Regarder, orienter tous ses sens vers le monde, aimer éprouver ce qu'on est, être vivante au point d'écrire «*la mort ne m'intéresse pas*», être sensualiste et se méfier de ses propres préjugés, telle fut la posture de Colette.

Une coproduction
Les Captures de mots

Place des Arts Québec

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$
*Taxes comprises

514 842.2112 • 1 866 842.2112
laplacedesarts.com

Coups de cœur assurés

LES 1001 ŒUVRES CLASSIQUES
QU'IL FAUT AVOIR ÉCOUTÉES DANS SA VIE

LES 1001 VINS
QU'IL FAUT AVOIR GOUTÉS DANS SA VIE

LES 1001 TABLEAUX
LES 1001 LIVRES
LES 1001 ALBUMS
LES 1001 JARDINS

GRUPE LIBREX
une compagnie de Québecor Média
groupelibrex.com

LITTÉRATURE

Qui a tué Dina?

Ça parle d'exil, de déchirure. D'obscurantisme, de domination. De haine. De mort. Ça parle d'amitié, aussi. Et du passé qui resurgit. Quand on a refait sa vie ailleurs.

C'est un roman dense, à plusieurs consonances. Ça tient du témoignage, du documentaire. C'est très ancré dans le réel, ça pousse à la réflexion. Et ça nous tient en haleine, par son aspect thriller.

C'est le cinquième roman de Felicia Mihali. Née en Roumanie en 1967, elle vit au Québec depuis l'an 2000. D'abord journaliste, elle a complété une maîtrise en lettres à l'Université de Montréal.

Elle a fait ses premières armes comme écrivaine en langue roumaine, tout en se traduisant elle-même en français. Mais elle écrit désormais directement en français.

Ce qu'elle raconte dans *Dina*? L'histoire d'une Roumaine installée au Québec depuis quelques années. Une femme de 40 ans, anciennement journaliste, qui gagne sa vie comme professeure. Et qui n'a pas du tout l'intention de retourner dans son pays. Sauf que...

Il y a l'attachement à ses racines. Le sentiment de culpabilité. L'inquiétude, surtout. Pour les parents vieillissants restés là-bas, dans le délabrement. Le père malade, fantôme dans sa propre maison; la mère qui se démène, mais n'en peut plus, se soûle la gueule de plus en plus.

Il y a son ancienne vie, il y a sa nouvelle vie. Comment faire le pont entre les deux? Comment réconcilier en elle la villageoise roumaine qu'elle a été et l'universitaire québécoise qu'elle est devenue?

Elle téléphone régulièrement à sa mère. Demande des nouvelles de tout un chacun. S'informe des

ragots. Des décès qui s'accumulent, dans ce village enlisé dans le passé, déserté par les jeunes.

Le roman se passe en une semaine. Une semaine durant laquelle la narratrice est pendue au téléphone. Ça commence un samedi. Quand, tout à coup, la nouvelle tombe: Dina est morte. Dina, son amie d'enfance.

Qui a tué Dina? C'est la question que tout le monde se pose, qui taraude la narratrice jusqu'à l'obsession. C'est la trame de fond du roman. Le mystère ne sera éclairci qu'à la toute fin seulement. À la fin de la semaine...

En attendant, toutes les suppositions sont permises. Le premier suspect, dans la tête de la narratrice: un douanier serbe. Qui a connu Dina durant la guerre en Yougoslavie.

Un homme violent, ce Dragan. Un colérique, qui se croyait tout permis. Un ex-soldat qui détestait les Roumains: «*A la douane de T, il continuait la guerre à sa manière: les ennemis étaient maintenant les Roumains, femmes, hommes et enfants, tous ceux qui envahissaient son pays en détresse, à vélo, en auto ou à pied.*»

Dans sa tête à lui, les Roumains étaient associés «*aux pouilleux, aux voleurs, aux prostituées, aux contrebandiers d'enfants.*» Il en faisait bavarder à Dina, tout spécialement. Du temps où elle devait traverser la frontière serbe pour se rendre travailler comme coiffeuse: dans son pays, impossible pour elle de gagner sa vie.

Le douanier serbe la détestait en même temps qu'il la désirait, la belle Dina. Il a fini par avoir raison d'elle, par la faire quitter son logement miteux de l'autre côté de la frontière pour l'attirer dans son antre serbe à lui, tout équipé, chauffé, au garde-manger bien garni.

Ainsi: «*Dina était devenue un petit pays qui préférait vivre aux dépens de son envahisseur, au gré de ses humeurs.*» Ainsi, cette fille sans ressources, sans éducation, acceptait d'être humiliée, battue quotidiennement par une brute, pour sa survie.

Avait-elle vraiment le choix? «*En fait, elle avait compris qu'à plus de trente ans, dans ce pays, une femme ne peut rien accomplir d'elle-même, que les ressources lui manquent pour garder la tête haute et que, pour bien se nourrir au moins, il faut accepter d'être entretenue.*»

Question de contexte, donc. «*Le régime communiste se perpétuait, même après sa chute, dans la préca-*



Felicia Mihali

rité des conditions de vie des femmes surtout, qui restaient liées au foyer de leur mari ou de leur belle-famille, car où aller, comment survivre au capitalisme sauvage?»

Reste qu'un jour Dina s'est sauvée. Elle n'en pouvait plus, elle a refait sa vie. Dragan se serait-il vengé en la tuant? C'est ce que se demande la narratrice.

Ses soupçons se portent aussi sur l'homme que Dina a épousé par la suite. Un doux, en apparence, mais un frustré, qui en voulait aux femmes, apparemment.

Comment savoir? Dans sa maison de Laval, la narratrice ne reçoit des informations qu'au compte-gouttes de la part de sa vieille mère. Il lui reste les souvenirs, qui affluent. Les images de Dina enfant, puis adolescente. Les images de leur dernière rencontre, aussi, trois ans auparavant.

Exilée déchirée entre ses deux vies s'était rendue à ce moment-là en Roumanie, pour des raisons professionnelles. Elle n'avait pu que constater à quel point le fossé était infranchissable entre elle et les siens. Entre elle et Dina.

Dure constatation: «*Tout ce que je savais était que notre amitié*

s'était épuisée. Plus rien ne nous liait: nous avions beaucoup trop changé. Nos souvenirs communs n'avaient plus le même pouvoir d'évocation. Nous n'avions plus besoin l'une de l'autre.»

Et si, au contraire, Dina avait eu besoin d'elle? Besoin d'aide? Si elle avait pu être sauvée? Voilà une histoire tragique, ou s'entremêlent destin individuel et destin collectif.

On trouvera peut-être trop lents certains passages. Entre autres, ceux concernant les rites, les croyances et les superstitions à l'œuvre dans le village roumain où se passe une grande partie de l'action. Mais dans l'ensemble, Felicia Mihali a trouvé le ton et la façon.

L'écriture, presque neutre, efficace, est toute au service du propos. C'est l'amalgame des différentes strates du récit qui impressionne. La construction de l'ouvrage, surtout: admirable.

Collaboratrice du Devoir

DINA
Felicia Mihali
XYZ
Montréal, 2008, 180 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Don de seconde vue

CHRISTIAN DESMEULES

Ça pourrait n'être qu'un portrait privé de Marguerite-Thérèse d'Autriche, l'infante d'Espagne. Mais c'est bien entendu autre chose. Une petite fille de cinq ans entourée d'un garde du corps, d'un chaperon, de deux nains, de demoiselles d'honneur et d'un chien. Seul un grand miroir, au fond de la pièce, nous permet de saisir le reflet de ce qui devrait constituer l'unique centre d'attention: le roi et la reine apparaissant sur la toile à laquelle Vélasquez lui-même travaille. Tout au fond, au bas d'un escalier, un homme contemple furtivement toute la scène.

Les *Ménines*, de Diego Vélasquez, demeure aujourd'hui encore une fascinante interrogation sur le réel et l'illusion du réel. Conservée au Musée du Prado, à Madrid, l'œuvre, créée en 1656, est l'une des plus célèbres du peintre espagnol. Elle est aussi l'une des toiles les plus commentées de toute la peinture occidentale. Le philosophe Michel Foucault, notamment, s'y est frotté dans l'un de ses livres.

Mais pour Michel Leclerc, quelque chose résiste et résistera toujours: «*La philosophie ne peut venir à bout de ce tableau. Les questions qu'il pose ne s'adressent pas à la raison.*» C'est ce qui pousse l'écrivain, on le devine, après *Le Promeneur d'Afrique* et *Un été sans histoire* (HMH, 2006 et 2007), à se saisir de ce «*rébus grandiose*» et à le placer au cœur de tout un roman à la tonalité vigouement fantastique.

Voici Rosa Maria Flores, 20 ans, héroïne de *La Fille du Prado*, est une étudiante en traduction récemment débarquée à Madrid qui développe malgré elle une véritable fascination pour le tableau de Vélasquez. Tous les matins, dès l'ouverture du musée, la jeune femme s'installe devant *Les Ménines* pour y rester une partie de la journée.

La jeune femme en vient ainsi

peu à peu à organiser sa vie autour de cette toile. Autrement, de sévères migraines la font souffrir. Elle perd lentement la vue, les médecins lui découvrent un tumeur, elle craint de sombrer dans la folie. Rien ne s'explique, sinon par ce tableau inexplicable qui semble être à la source du problème.

Bacon et Vélasquez

C'est au cours de l'une de ses séances au Prado qu'elle fait la rencontre d'un artiste anglais qui peint «*des quartiers de viande qui se tordent de douleur*». Un certain Francis Bacon — réellement mort à Madrid en 1992, à l'âge de 82 ans. Entre la jeune femme et le vieux peintre homosexuel, lui aussi fasciné par Vélasquez, au fil de conversations sur l'art et sur le sens de la vie, une amitié s'installe.

À la faveur d'une illumination mêlant les toiles de Vélasquez et de Bacon, ainsi que d'un imperceptible rapprochement amoureux avec l'une de ses amies, l'étrange maladie finit par régresser.

Cette histoire paradoxale d'un aveuglement progressif qui rend la vue est un roman un peu statique, semé de longueurs qui nous laissent croire qu'il n'y avait là, tout au plus, assez de matière pour alimenter une longue nouvelle.

La Fille du Prado est une forme assez molle d'allégorie sur la découverte de soi à travers l'art, d'où peut jaillir un questionnement fertile et libérateur. «*Peut-être que l'Art peut tout*, écrit Michel Leclerc, *agrandir votre regard, pour vous offrir une révélation, et vous l'enlever l'instant d'après, dans une sorte d'étourderie cruelle. Il peut tout aussi bien vous inspirer d'indéterminables commentaires puis, subitement, vous déposséder de votre voix. Comment savoir?*»

Collaborateur du Devoir

LA FILLE DU PRADO

Michel Leclerc
Hurtubise HMH, coll. «*Amérique*»
Montréal, 2008, 242 pages



RÉCF stand 202
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Essais

Orthographe française

Évolution et pratique

Direction :
Alain Desrochers
France Martineau
Yves Charles Morin

Pour les lecteurs intéressés par l'histoire du français, par les rapports entre la langue et la société, par l'enseignement et l'apprentissage de la langue écrite ainsi que par l'évaluation des habiletés en lecture ou en écriture.

36\$ 416 p.

Antonine Maillet

50 ans d'écriture

Robert Viau

Robert Viau présente ici une étude complète de l'œuvre colossale d'Antonine Maillet, qui compte plus de quarante romans, pièces de théâtre ou contes. Un essai incontournable pour qui veut découvrir, étudier ou enseigner le monde d'Antonine Maillet.

29\$ 360 p.

Les Éditions David

www.editionsdavid.com

Catherine Millet

Journal de souffrance

«*L'autre vie de Catherine M.*»

«*Dans les semaines qui ont suivi la sortie de La Vie sexuelle de Catherine M., je me suis rendu compte qu'une question revenait toujours dans les réactions des lecteurs: "Comment avez-vous fait avec la jalousie?" J'ai alors pensé que mon projet n'était pas abouti tant que je n'avais pas répondu à cette question.*»

Catherine Millet

«*C'est divinement bien écrit. Et étouffant, angoissant au point où la jalousie devient contagieuse. [...] C'est effrayant mais très agréable à lire.*»

Katia Chapoutier - SRC

«*C'est écrit dans la douleur mais formidablement bien écrit. [...] La lecture de votre livre m'a fait mieux comprendre l'amour.*»

Lorraine Pintal - SRC

Flammarion

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 21 au 27 octobre 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 TERREUR À TRAGADIE Kathy Reichs (Robert Laffont)	1 LES ILLUSTRÉS CANADIENS Collectif (H.B. Fenn)
2 UN MONDE SANS FIN Ken Follett (Robert Laffont)	2 KILO CARDIO Hurt / Lavigne / Bourgeois (de l'Homme)
3 CHÈRE LAURETTE T. 2 Michel David (Hurtubise HMH)	3 LMH: UN RÊVE POSSIBLE Luc Gélinas (Hurtubise HMH)
4 MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 2 Louise Tremblay-D'Essiembre (St-Jean)	4 RECETTES PRÉFÉRÉES DE MA FAMILLE Claudette Taillefer (de l'Homme)
5 L'ODE À LA JOIE A.B. Winter (Un monde différent)	5 LE GUIDE DE L'AUTO 2009 Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécaré)
6 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	6 L'ANGE INTÉRIEUR Chris Widener (Dauphin Blanc)
7 LES ÂMES VAGABONDES Stephanie Meyer (Lettis)	7 PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE Ricardo Larrivé (La Presse)
8 LES CHEVALIERS D'Émeraude T. 12 Anne Robillard (De Mortagne)	8 LA SÉLECTION CHARTIER 2009 François Chartier (La Presse)
9 LES PILIERS DE LA TERRE Ken Follett (Livres de poche)	9 LA PROIE Martine Ayotte (JCL)
10 LES FILLES TOMBÉES Micheline Lachance (Québec Amérique)	10 VIVRE M. Lépine / H. Gagné (Libre Expression)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 5 India Desjardins (Intouchables)	1 HONOURED CANADIENS Andrew Podnieks (H.B. Fenn)
2 FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette)	2 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet)
3 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 TWILIGHT T. 4: BREAKING DAWN Stephenie Meyer (Little Brown & Company)
4 MERLIN T. 1: L'ÉCOLE DES DRUIDES Laurence Carrière (Réunis)	4 THE INHERITANCE T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Knopf)
5 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	5 DOUBLE CROSS James Patterson (Viking)
6 ASCLÉ T. 1: LA PROMESSE Brigitte Marleau (Boomerang)	6 BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket Books)
7 LE DICO DES FILLES 2009 Collectif (Fleurs)	7 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
8 ARIELLE QUEEN T. 6: LE DIX-HUITIÈME... Michel J. Lévesque (Intouchables)	8 PLAYING FOR PIZZA John Grisham (Dell)
9 LA GRANDE QUÊTE DE JACOB JOBIN T. 1 Dominique Demers (Québec Amérique)	9 MONTRÉAL CANADIENS: 100 YEARS D'Arcy Jenish (Doubleday)
10 DARHAN T. 8: LE VOYAGEUR Sylvain Hotte (Intouchables)	10 SEFULCHRE Kate Mosse (Orion)

JEUX et JOUETS

Consultez notre circulaire



Les *Donneurs*

Les écrivains dans la ville

Foyers d'écriture publique
Joliette (Québec)

Jean Paul Daoust
Élaine Turgeon
Manon Moreau
Guy Marchamps
Sylvie Massicotte
Bruno Roy
Louis Hamelin
Stanley Pilon
Robert Lévesque

Laure Morali
Simone Fuzz
Josée Bilodeau
France Boucher
France Mongeau
Emilio Francescucci
Ginette Trépanier
Cajetan Larochelle
Dany Tremblay

André Girard
Christine Bertrand
Véronique Marcoffe
Jacelyn Joliette
Jean Pierre Girard
Stéphane Despatie
José Acquelin
Bernard Pozier
Danielle Dusseault

Alain Beaulieu
Linda Amyot
Jean-Eric Riopel
Jack Kaguenna
Diane Régimbald
Monique Proulx
Suzanne Joly
Patrick Lafontaine
Claudine Bertrand

Catherine Lalonde
Véronique Bleau
David Homel
Claude Daigmeault
Jean-François Chassay
Roxanne Bouchard
Isabelle Miron
Fabienne Claire Caland
... et vous

4, 7 et 8 novembre 2008

Tout ce qui n'est pas donné est perdu

www.lesdonneurs.ca

Relations
Internationales
Québec

Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

M
1035-M

MARTIN

Conseil des arts
et des lettres
Québec

JOLIETTE

CRÉQ
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts | Le Conseil des Arts
du Canada

UNEQ

action

FASTE

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Le désabusement selon Jean-Paul Dubois

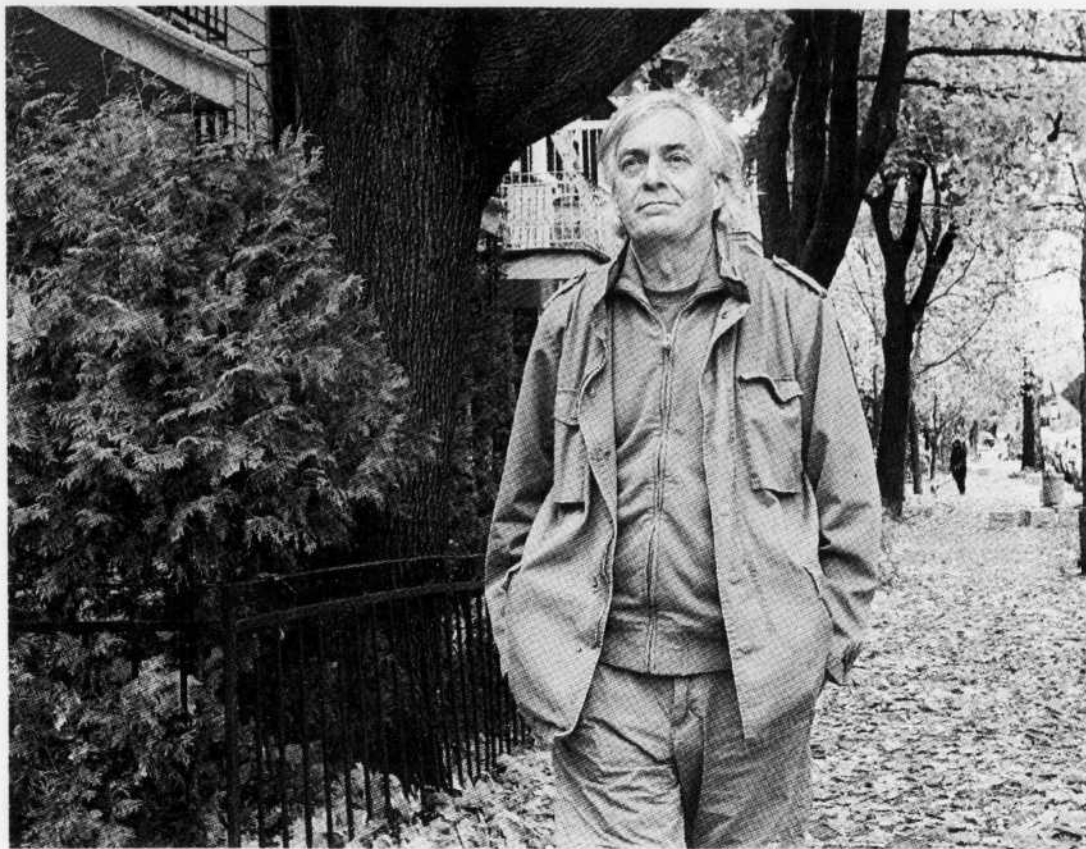
CAROLINE MONTPETIT

Vingt ans durant, il a fait des allers-retours entre les États-Unis et la France, écrivant des chroniques dans le *Nouvel Observateur*. Aujourd'hui, c'est à travers la fiction qu'il se rend chez nos voisins du Sud. Le dernier roman de Jean-Paul Dubois, intitulé *Les Accommodements raisonnables*, met précisément en scène un Français parti à Hollywood comme *script doctor*, c'est-à-dire pour veiller à l'adaptation américaine d'un film français médiocre. Quittant un père devenu subitement noceur après la mort de son frère, une femme neurosténique et bourrée de médicaments, le héros va donc s'enfermer au royaume du carton-pâte, où il rencontrera d'ailleurs une femme qui est un véritable sosie de la sienne, également droguée, mais trente ans plus jeune.

Les accommodements raisonnables, ce sont ici les ententes tacites qui unissent les membres d'une même famille et qui doivent être renégociées au fil des ans. Rien, mais alors rien à voir avec la gestion des relations entre immigrants et communauté d'accueil. Mais c'est pourtant au Québec, après avoir lu le rapport Bouchard-Taylor, que Jean-Paul Dubois a eu l'inspiration de donner un tel titre à son livre. «*Il m'arrive de trouver un titre avant même d'avoir écrit le livre*», dit-il en entrevue.

Et l'homme, la belle cinquantaine, de partir dans une envolée sur les méfaits de la religion, qu'il dit à l'origine de 80 % des problèmes dans le monde. «*Il suffit d'aller à Jérusalem pour s'en faire une idée*», dit-il. Et à l'avant-garde de ces offensives religieuses, on trouve les États-Unis, où on peut trouver jusqu'à vingt églises dans le moindre des patelins et où l'on trouve la devise *In God we trust* bien imprimée sur les dollars.

«*Les États-Unis m'ont toujours semblé être une sorte de creuset complètement obnubilé et travaillé par la religion*», dit celui qui a été sociologue avant d'être écrivain. En fait, Jean-Paul Dubois déplore une certaine brutalité américaine, qui pousse des septuagénaires, par exemple, à occuper deux emplois pour survivre ou qui ne prodigue ses soins de santé que lorsqu'on présente une carte de crédit. «*Pour moi, c'est une frontière inhumaine*, dit ce Toulousain. *Chaque fois que je suis allé aux États-Unis, et je n'y vais plus, j'avais l'impression de voir*



Jean-Paul Dubois était à Montréal cette semaine pour parler de son dernier roman, *Les Accommodements raisonnables*.

quelque chose d'infiniment cruel.» *Je crois que les États-Unis sont un laboratoire extraordinaire pour comprendre le mécanisme du monde moderne dans ce qu'il a de plus redoutable*, poursuit celui qui déplore du même souffle l'extinction d'une certaine France bâtie sur les valeurs de la Ve République. «*La France va de mal en pis, elle*

glisse vers le modèle libéral, qui renie, année après année, une culture de redistribution de solidarité, même si c'est encore un pays très facile à vivre par rapport aux États-Unis, et même par rapport au Canada.»

Un certain désabusement perce donc chez cet homme qui croit que les gens de sa génération ne

son pas allés assez loin dans les années qui ont suivi Mai 1968. «*Je trouve qu'on n'a rien gagné. On s'est battu pour rien, on n'a rien gagné. Le monde nous a été extrêmement facile*», dit-il. Un désabusement que l'on sent aussi à travers le personnage principal de son roman, Toulousain comme lui, qui reçoit périodiquement de son père resté en France des nouvelles de la dernière campagne présidentielle française. «*On ne fait plus de politique*», dit Jean-Paul Dubois, qui s'absent d'ailleurs de voter parce qu'il ne croit pas vraiment à la démocratie du système.

Alors qu'il a emprunté le titre de son roman à l'actualité québécoise, Jean-Paul Dubois cite également, en fin d'ouvrage, le poème de Michèle Lalonde *Speak White*. En entrevue, Dubois raconte l'émotion qu'il a ressentie lorsqu'il a vu, dans le film de Jean-Claude Labrecque sur la Nuit de la poésie de 1970 à Montréal, Michèle Lalonde monter sur scène pour dire ce poème désormais célèbre. Son réalisateur, qui n'en peut plus de la culture du divertissement et du travestissement de Hollywood, dit: «*Et moi, je songeais à changer de métier. Pour ne plus avoir honte de ce que je faisais, de ce que j'étais devenu. Souvent je relisais Speak White, de Michèle Lalonde, sans doute le plus beau texte jamais écrit sur l'apprentissage de la révolte et de la dignité.*» En entrevue, Jean-Paul Dubois en rappelle un passage: «*[...] un peu plus fort alors speak white, écrit Michèle Lalonde, haussez vos voix de contre-maitres / nous sommes un peu dur d'oreille / nous vivons trop près des machines / et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils.*»

Pour Jean-Paul Dubois, ce texte est vivifiant parce qu'il parle d'«*une communauté qui se bat pour quelque chose*». «*Là, [dans mon roman] vous avez un narrateur qui appartient à une classe sociale qui le met à l'abri*», note-t-il.

Le Devoir

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Déploration

Le livre de Régis Jauffret est à lire, sans tenir compte des prix littéraires

GUYLAINE MASSOUTRE

Dès les premières pages, *Lacrimosa*, de Régis Jauffret, séduit. On est à Marseille, dans un drôle d'appartement avec des personnages gueulards, chaotiques, étranges. On s'attache déjà à Charlotte. Et puis il y a une chute. On comprend, c'est la fin. Déjà. On se dit: dommage, on devrait en rester là, lecteur frustré.

Puis, par acquit de conscience, on reprend ce livre refermé. On a bien remarqué son titre, *Lacrimosa*. Une histoire de larmes et de piéta, s'était-on dit, mais va savoir qui pleure. En tout cas ce ne peut être la mère, plus enragée que *dolorosa*, ni cette Charlotte, la fille qui s'est brisé le cou en s'escamotant par la fenêtre.

Alors on s'interroge, parce qu'un long roman épistolaire vient de commencer entre Charlotte la suicidée et son amant narrateur. On n'est pas sûre d'apprécier l'épanchement lacrymal,

dans un duo dont on sait que les dés sont pipés. Et ce livre n'est certainement pas le dernier, tel le *Lacrimosa* de Mozart.

Il est plutôt balourd, cet écrivain au regret romanesque, avec sa prosopopée vieux genre, son tombeau littéraire, son ton lyrique, élégiaque et compassé. L'odeur fanée des laissés-pour-compte, la drôle d'idée d'écrire à Charlotte trépassée sue la maladresse. Cela agace.

Mais voilà que feue Charlotte réveille le mort d'ici-bas, le secoue à bras-le-texte et le force à reprendre le fil vécu. Car, confiance, Jauffret a confirmé la véracité de cette histoire et le fait que son narrateur lui ressemble, à tout le moins. Charlotte, quant à elle, n'a plus la possibilité d'être elle-même ni une autre, et la verdure de ses pensées secoue la léthargie ambiante du requiem.

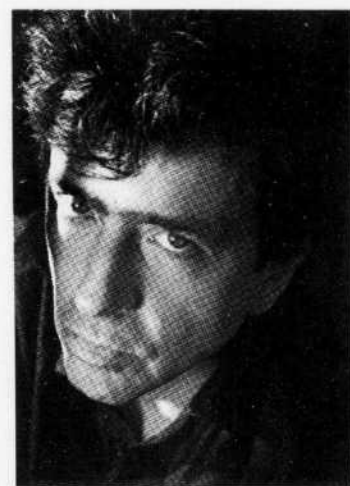
Alors, que vaut cette autofiction, ce récit romanesque d'une relation dramatiquement close par la maladie, sinon une audace

dans sa réjouissance macabre, un reportage astucieux sur les aléas de la gravitation? Facétie? tragicomédie? exhibition? On serait gêné de ne pas y répondre, car l'ouvrage est réussi.

Comment Jauffret met-il son lecteur hors d'atteinte du sarcasme auquel il s'est prêté? L'écriture seule pousse l'exaspération vers la souffrance. «*Un observateur peu amène pourrait dire que je tords le réel pour éviter de me cogner la tête contre son métal froid*», Charlotte souffre et se décompose sûrement dans sa maigre, dans son incapacité de surmonter l'épreuve, à savoir trouver ce qu'il faut de joie pour survivre au renoncement, au fatalisme et aux négations.

D'estoc et de taille

Le narrateur aime cette fille impossible, cet oiseau délicat qui, de sa voix d'outre-tombe, le fustige rondement. L'impuissance masculine



C. HELIE / GALLIMARD

monte avec la liquidation de l'ego, la férocité de l'autocritique. Les mots de la Charlotte inventée claquent l'arrogance du vivant dans son épaisseur. Que ne peut-elle être rejointe, entendre, se délecter du ba-

vardage qui lui fait de grands signes, derrière la vitre du livre ouvert, fermé et rouvert, au froissement des pages tournées?

La rage n'est pas de mourir, mais dans ce qui a eu lieu avant, dans le suspens. Les mots les plus justes de Jauffret viennent avec le corps malin de Charlotte, dans l'entre-deux incertain, la marge entre vivre et mourir. Entre l'extrême aigu et le vif agir, il y a du blanc. Tant que le manque de courage (par exemple, quitter un emploi dégradant, trop bête) tient Charlotte, il y a une violence qui rend le livre inutile: «*C'est bien dommage que je sois morte. Autrement ton roman je le piétinerais*». Ensuite, cette violence devient véhémente, emphatique, «*toc de l'imaginaire*». La littérature est un grimoire. Sinon, vivre serait trop simple.

Entre l'humour noir qu'on connaît à Jauffret et son air bravahe (*Microfictions*, prix France culture Télérama 2007, *Asiles de fous*, prix Femina 2005), entre ses pinces psychologiques, qui montrent indifféremment l'avère et le re-

vers de la médaille, cette correspondance à coups de poing gagne sa mise. Les vacheries de la mortel boxent la mollesse et la culpabilité conséquente du soliste, comme une revanche du langage sur l'obscurantisme des bons sentiments.

Voici donc un bon livre, aux niveaux de langue variés, voire bariolés, à lire sans tenir compte des prix littéraires. Jauffret manie le paradoxe et utilise le mauvais goût, pour mener une sarabande qui fera plaisir à qui, par-delà le deuil, souhaite réenchanter sa mémoire, sans s'excuser de rester un de ces gougnafiers d'*Homo sapiens*, gribouilleur gourmand, douillet, couard et programmé jusqu'à son propre terme pour enfiler les métaphores.

Collaboratrice du Devoir

LACRIMOSA

Régis Jauffret
Gallimard
Paris, 2008, 218 pages

Sous la direction de
Jean-Pierre Béland
et **Pierre Lebus**

Les défis de
la formation à l'éthique et à la culture religieuse

la formation à l'éthique et à la culture religieuse

Les défis de

ISBN : 978-2-7637-8658-2
194 pages • 20 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

NOUVEAUTÉS

● L'HEXAGONE
Une compagnie de Québecor Media

FERNAND DUREPOS
le partage de l'usure

CAROLE FORGET
la nudité ne dévoile pas une femme émue

LE PARTAGE DE L'USURE
FERNAND DUREPOS

LA NUDITÉ NE DÉVOILE PAS UNE FEMME ÉMUE
CAROLE FORGET

Un seul choix : vouloir l'autre jusqu'à l'assumer partie intégrante de soi. Sous la signature à la fois tendre et corrosive qu'on lui connaît, le poète nous entraîne au cœur d'un aboutissement amoureux où la totalité et le paisible s'allient dans un effort soutenu pour abolir les barrières de ce que vivre nous impose de quotidien.

Une femme s'égare dans un amour sans repères. Une femme marche vers cette preuve toujours manquante de ses liens avec le monde. Elle scrute les regards, les photographies, les objets, autant de signes impuissants à l'orienter. D'où lui viendra la confirmation de sa présence et celle de l'être aimé? Poésie du déplacement dans un espace en fuite, à construire.

Documents

JACQUES CARDINAL
LE LIVRE DES FONDATIONS
INCARNATION ET ENQUÉBECQUOISEMENT DANS LE CIEL DE QUÉBEC DE JACQUES FERRON

Jacques Cardinal
Le livre des fondations
Incarnation et enquébecquisme dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron

204 p., 24 \$

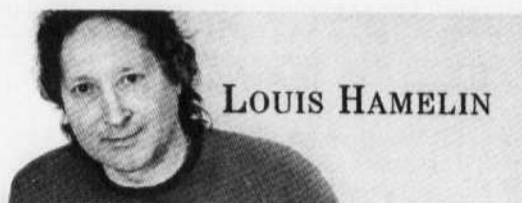
Plus qu'une relecture de la Grande noirceur, *Le ciel de Québec* (1969) de Jacques Ferron est un nouveau récit de fondation de l'identité québécoise. L'étude de Jacques Cardinal, richement documentée, met en relief l'héritage catholique et baroque de ce roman par lequel Ferron a voulu nous réconcilier avec un large segment de notre mémoire.

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIVRES

La guerre des langues

« Parce que le chiac, c'est la ligne de front »



LOUIS HAMELIN

Le chauffeur de taxi, entre Moncton et Sackville, n'a pas l'air de porter Gilles Duceppe dans son cœur. C'est l'alliance du Bloc et des médias québécois, à en croire mon homme, qui a fait que les politiques de Harper ont été interprétées tout de travers. Simple problème de communication, donc. Manifestement, il ne pense pas, comme ses compatriotes qui émargent au *Globe and Mail* et au *National Post*, que le Bloc québécois, cet inutile appendice outre-otaouais du mouvement souverainiste, est en train de réaliser l'indépendance objective du Québec. A sa défense, il faut dire que les Québécois ne semblent pas s'en être aperçus non plus. Nous nous étudions prudemment, lui dans son rétroviseur, moi de la banquette arrière qui me donne droit à une fraction de son profil. Encore trente kilomètres de Transcanadienne avant Sackville. Préférable de changer de sujet. Avant la fin de la *run*, il aura eu le temps de m'apprendre le terme d'argot qui désigne un distributeur de billets automatique: un mot que j'ai oublié, suivi de *no-tits* (pas de totos, en bon québécois). Je suis incapable de lui trouver un équivalent dans la langue de chez nous.

Je me pointe à mon hôtel, même si ce n'est pas le mot qui convient exactement. Magnifique Marshlands Inn. On dirait la maison d'Anne aux pignons verts passée entre les mains d'une équipe de décorateurs disnécens. Le modeste livre d'or de la maison affiche les signatures de Dizzie Gillespie, Pierre Trudeau, Alex Colville, Elizabeth II, et de quelques écrivains (Mowatt, Ralston-Saul, Peter C. Newman...). Et

dans le grand salon aux meubles tendus de velours mauve ou vert, et dans les chambres, partout, côtoyant les petits bonbons au sirop semés par poignées ici et là, une étonnante collection de poupées en costumes d'époque surveille le moindre de vos gestes, sommeil y compris. Si Farley Mowatt avait été Stephen King, un rayon vert aurait jailli de sous les longs cils de ces jouets d'adultes à trois heures du matin et quel beau roman d'horreur ç'aurait donné!

La jeune fille au type scandinave qui m'accueille à la réception est elle aussi faite en porcelaine. Elle vient de la salle à manger, à la rescousse, et elle ne sait que dalle, pas même vérifier ma réservation. En attendant, elle m'offre une boisson *on the house*. Elle formule cette proposition d'une voix très douce, avec un rien de rauque. Je ne lui dis pas que, dans la vie, je ne suis jamais pressé même quand je suis pressé, et que pour un *five o'clock tea* servi par elle, je suis prêt à passer au grand salon et à y rester les cent prochaines années, soit l'âge approximatif du Marshlands. Elle s'appelle Janis et je crois rêver, car c'est le nom de la jeune fille avec laquelle j'avais engagé une brève liaison sentimentale, connu, pour tout dire, l'amourette estivale au cours des six semaines d'immersion anglaise de mes dix-sept ans, ici, à Sackville. Soudain, je la revois, l'autre Janis, comme si c'était hier. *O tempora fugit*. En compagnie de sa réincarnation, je me sens capable de tout réapprendre.

J'ai la chambre numéro un. C'était peut-être celle de Bébette la Seconde, on ne sait jamais. Lorsque je me glisserai entre les draps, cette nuit, ça ne me fera pas un pli.

Sackville, c'est, en gros, un feu rouge et un campus. Autour du feu, il y a la banque, le Town Office, le Council Chambers et la très haute flèche de la superbe église de l'United Church. Le campus, lui, un des plus anciens au pays, a été rénové. Les augustes

pierres rouges de mon souvenir ont été rénovées avec goût et, marchant parmi elles, j'éprouve un peu la même impression que dans le centre-ville de Varsovie, nivelé par les nazis en fuite puis reconstruit pierre par pierre selon les plans d'origine: une curieuse impression, trompeuse, puisque seuls mes souvenirs sont ici en cause et que la guerre ne s'est jamais rendue à Sackville. L'étang des cygnes, lui, est toujours là, mais il est exclu que les volatiles qui s'y prélassent puissent conserver le moindre souvenir de leur glorieux aïeul qui avait attaqué une tondeuse à gazon et, à moitié été, avait survécu.

Ce soir-là, je participe, avec France Daigle et Herménégilde Chiasson, à une lecture publique organisée dans le cadre d'un colloque ayant pour thèmes l'identité, la littérature et la représentation picturale (j'espère ne rien oublier). J'étais de ceux qui, à l'époque, autour d'une bière à Trois-Rivières, avaient exprimé certaines réserves quant à la nomination de Chiasson au rang de lieutenant-gouverneur. Je couche peut-être dans le lit de la reine d'Angleterre, mais je ne suis pas obligé pour autant de m'agenouiller devant ses représentants. Mais Herménégilde est resté Hermé, et il suffit de parler avec cet homme deux minutes ou, mieux, de lire trois pages de ses dernières œuvres pour constater que la politique ne rend pas toujours idiot. En tout cas, pas en Acadie. Daigle, elle, assaisonne désormais sa prose d'une bonne dose de parler acadien, à la Antonine Maillet, dont le théâtre a brûlé pendant mon séjour là-bas. Mais Daigle et Chiasson, même à 40 kilomètres de Moncton, aux portes de la Chiac, on s'entend: ce n'est pas encore le chiac.

Apprendre l'anglais, à 17 ans, est un euphémisme pour dire: boire de la bière. J'avais même, rien de neuf sous le décalage horaire, participé à un concours de calage. Au moins une tradition de conservée: ce soir-

là, dans un des deux pubs locaux, nous avons fait un sort à pas mal de pichets. Le lendemain, je suis étonnamment frais pour un gars qui a dormi quatre heures. La somptueuse cuisine du Inn m'attend: pain de ménage cuit sur place, confiture de bleuets locale («locale» ici veut dire: dans la cour). *Janis, where are you?* Je me console avec les «comics» du *Daily Journal*. Du genre à vendre mon âme, il m'arrive de faire les poubelles du métro à Montréal pour les bandes dessinées de la *Gazette*: *Peanuts*, *For better or worse*, *Herman*, *Bizarro*, le bon vieux Andy Capp et sa Flo à rouleau à pâte et bigoudis. De grandes signatures ont disparu, les Doonesberry et autres Bloom County, d'autres apparaissent, tel ce *Overboard*, par un certain Chip Dunham (ce nom...).

Si jamais un mur de Berlin est érigé autour du Québec, ce sera mon seul vrai regret: les «comics» des journaux anglos.

A Shippagan, plus tard cette semaine-là, j'ai découvert Acadien, le superhéros du pays chiac. À lire absolument. Apparaissant, j'avais quitté le grand salon du Marshlands et ma chère Janis. J'étais passé devant le petit parc municipal, son monument aux morts de trois guerres (contre les empires centraux, les dictatures fascistes et les Rouges) et son véhicule militaire exposé là, telle une sculpture, un mémorial à la défense de l'empire, l'ancêtre de ces fringantes boîtes métalliques que les talibans s'amusent aujourd'hui à faire sauter avec des bombes fabriquées avec des bouts de tuyau. Au rayon non-fiction du Tidal Books, j'ai noté les titres des livres que les Canadiens lisent en ce moment: *Master of Battle*, *Shock Troops*, *Brave Battalion*, *Unlikely Soldiers*, *The Fighting Canadians*, etc. Le moral guerrier de la nation ROC se porte plutôt bien, on dirait. A l'aéroport de Moncton, je commande un café en français. La serveuse me répond en anglais. Je continue en français. Elle, en anglais. Elle comprend le français. Moi, son anglais. Ça devient un jeu. Le Canada est un pays pacifique. La guerre est ailleurs.

hamelinlo@sympatico.ca

LA PETITE CHRONIQUE

Vous aimez l'opéra?

L'Accordeur de pianos est un roman d'une grande richesse, nourri d'une connaissance maîtrisée de l'opéra, une véritable interrogation sur l'acte créateur

Il y a quelques mois, j'avais rendu compte dans cette rubrique d'une lecture pour moi fascinante. *Train de nuit pour Lisbonne*, de Pascal Mercier, m'avait paru une hallucinante récréation de l'univers de Pesos en même temps qu'un roman à l'intrigue fertile en rebondissements.

Peter Bieri — le nom véritable de l'auteur — est suisse alémanique. Écrit en allemand, mais truffé d'expressions et de phrases en français, *L'Accordeur de pianos* est une prenante fresque romanesque bâtie autour du désir frustré d'un accordeur de pianos de devenir compositeur d'opéra.

A l'opéra de Berlin, pendant l'interprétation de *Tosca* de Puccini, le célèbre ténor Antonio di Malfitano, sorte de Luciano Pavarotti, est assassiné. Nul doute, le meurtrier

est notre accordeur de pianos.

Les deux enfants du compositeur malheureux, des jumeaux, Patrice et Patricia, rédigent dans des cahiers dont ils se destinent la lecture l'histoire de leurs parents. Par couches successives, on apprend dans un foisonnement de renseignements, de retours en arrière, d'évocations multiples le passé d'un couple, celui de l'accordeur de pianos, et de ses antécédents.

Roman d'une grande richesse, nourri d'une connaissance maîtrisée de l'opéra, véritable interrogation sur l'acte créateur, le roman est avant tout une fresque familiale dont il serait malhonnête de dévoiler le déroulement tellement les rouages en sont finement imaginés. Qu'il suffise de dire que, si l'accordeur de pianos en est le pivot, il n'en est pas moins entouré

de personnages dont la complexité et la profondeur sont les caractéristiques premières.

Patrice et Patricia ont pour leur père amour et respect. Parfois même ils admirent un homme qui, du fait même qu'il ne réussisse pas à faire jouer les opéras qu'il compose se tient pour raté, leur paraît digne du plus profond attachement. Dès qu'ils apprennent que leur père est incarcéré, ils accourent, l'un de Santiago, l'autre de Paris.

Il y a aussi la mère, issue d'une lignée d'artistes et qui, abruti par l'usage de la morphine, se réfugie dans le passé. Elle aussi a pour son mari un attachement qui ressemble à de l'amour.

À l'aide des cahiers, nous apprenons petit à petit des détails qui concernent l'histoire du couple. Pascal Mercier multiplie les indices, mais à la façon d'un auteur de suspense. Même si le roman peut être lu comme une lente méditation sur l'échec en art accompagné d'un ratage généralisé, l'intrigue du roman progresse, un peu à la façon d'un roman populaire. Là s'arrête la similitude.

Car pour lire avec profit ce roman, il faut une bonne dose de concentration. Et même de patience. Tout prêt à admirer, trouvant matière à contentement, il faut bien avouer que j'aurais souhaité en cours de lecture que certaines pages aient été allégées. À bien y penser, n'est-ce pas la marque de l'œuvre d'un auteur qui, maîtrisant la matière romanesque, ne se sent pas obligé de la rendre exagérément accessible? La réponse, je ne la possède pas. Un très beau roman, certes.

Collaborateur du Devoir

L'ACCORDEUR DE PIANOS

Pascal Mercier
Libella/Maren Sell
Paris, 2008, 507 pages

POÉSIE

Est-ce la main de Dieu, est-ce la main du diable?

HUGUES CORRIVEAU

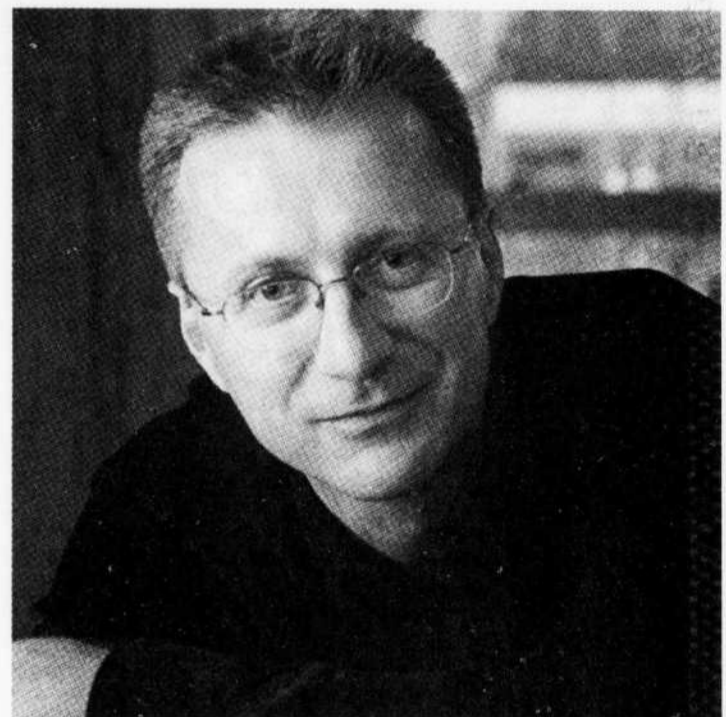
Serge Patrice Thibodeau met en question, dans *Les Sept Dernières Paroles de Judas*, la figure de l'apôtre maudit, le Judas des Évangiles, proposé comme le libérateur de «l'écorce charnelle» du Christ. Investi de cette mission suprême, il devient le grand amoureux passionné, l'ami inconditionnel à qui on a confié la tâche la plus difficile et la plus radicale.

Le texte de Thibodeau est somptueux: sept parties le constituent, contenant chacune sept poèmes écrits sous une forme fixe, soit deux tercets entrecoupés d'une strophe d'un seul vers. Le style impose ainsi une incantation lente et profonde, en accord parfait avec le propos. Celui qui donne le baiser de la mort n'a pourtant qu'un désir, à savoir: «Celui qui accueille mon étreinte, / Mon être. Mon seul et unique rêve.»

Le «je» veut se disculper, nommer les onze autres plus coupables que lui, alors qu'il n'a pas prononcé, lui, le «non», accompli le reniement, mais bien au contraire assumé sa mission et sa peine conséquente: «Mon amour voulait lui épargner l'horreur, / Et Dieu m'a offert la soif d'une corde; / Autour de mon cou, la misère est écrite.» Et le texte va ainsi, de cette beauté constante qui relève de la confession, de la traduction de la détresse intérieure. La figure de Judas prend lentement les traits de tout accusé d'un crime aux yeux des censeurs, des coupeurs d'oreilles, des «lapidateurs» de tout acabit: «J'étais le plus beau, ça n'était pas ma faute; / Aux yeux savants de Dieu, cela suffit pour me damner; / Aux yeux des ignorants, j'étais déjà perdu; à jamais. / Aux yeux des ignorants, j'étais déjà perdu: j'aimais. // Les hommes, de la beauté n'ont que faire.» Et se dessine alors, sous-jacente et prégnante, la figure de Jean Genêt, le voleur et l'aimant, le condamné à l'ultime écriture.

Le dragon toujours

Dans *Les Cendres bleues*, déjà, un enfant était hanté par un dragon; ici, dans cette *Élégie nocturne*, le revoici



Serge Patrice Thibodeau

© DRAZEL PHOTO / LETTRES QUÉBÉCOISES

au milieu de ces textes écrits en prose: «Un enfant dans ses yeux l'observe. Il voudrait se réconcilier avec lui en le soutenant dans son désarroi. Si Adam a apprivoisé son entourage en le nommant, si Dieu a signé un pacte avec le peuple élu en dictant ses commandements, pourquoi ne pourrait-il pas à son tour calmer l'enfant en lui donnant les mots qu'il faut.» Alors, le poète va signer diversément les textes de son recueil, soit d'un simple «D», de ses initiales «J.P.» ou des trois ensemble «J.P.D.», laissant ainsi parler l'écrivain, l'enfant ou l'homme. Ces strates donnent une profondeur à ce recueil dont l'auteur dit tout haut que tout y est vrai, même les noms.

Peu nous chaut, car ce qui compte avant tout, c'est la grande cohérence du propos, le fait que ce livre tient le pari de donner à prendre un être particulier dans ce qu'il est tout entier, les âges confondus, sachant que «la mémoire est une avaluse de perles». Un poète est dans une chambre d'hôtel, il pense et repense au monde passé, au présent un peu terne qu'il lui faut traverser, à l'effondrement de l'enfance. Et sur ces textes qu'on doigt d'une tonalité à l'autre, de la fragile nostalgie à la plus féroce

conscience, Manu Trudel a posé une fort belle musique, chaque fois changeante, respectant l'état comme l'éclat de chacun. Disons enfin que le livre est d'une fort belle facture, et qu'il vaut la peine de s'y attarder autant pour l'objet lui-même que pour accompagner une fois de plus Jean-Paul Daoust, qui prend tranquillement un rhum and coke, l'œil en chasse, malgré le corps souffrant et la peine que l'âge imprime à l'âme aventureuse.

Collaborateur du Devoir

LES SEPT DERNIÈRES PAROLES DE JUDAS

Serge Patrice Thibodeau
L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»,
Montréal, 2008, 80 pages

ÉLÉGIE NOCTURNE

Jean-Paul Daoust
Avec un CD,
textes lus par Jean-Paul Daoust,
musique originale de Manu Trudel
Planète rebelle,
coll. «Hôtel central»
Montréal, 2008, 64 pages

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

La courte échelle félicite ses finalistes

Littérature jeunesse - texte



Charlotte Gingras



Sylvie Desrosiers



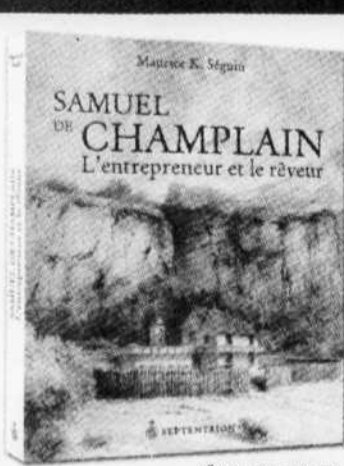
Littérature jeunesse - illustrations



Caroline Merola

la courte échelle
www.courteechelle.com

SAMUEL DE CHAMPLAIN



384 PAGES, 39,95 \$,
ISBN 978-2-89448-550-7

Aussi étonnant que cela puisse paraître, aucun historien québécois n'a osé, depuis un siècle, entreprendre une biographie de Champlain. Il faut en effet une bonne dose d'audace pour se lancer sur ses traces à la fois abondantes et ponctuées d'énigmes.

Maurice K. Séguin a relevé le défi. Avec beaucoup d'originalité, il entreprend de le suivre pas à pas. Il reconstitue les silences, imagine les chaînons manquants, pénètre dans son intimité, rétablit son quotidien et se met dans sa peau. Pour lui, Champlain est un entrepreneur tenace, un rêveur lucide.

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie derrière soi
Les livres qui ne circulent pas meurent
L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

LIVRES

Salut ou destruction?

Le roman à « quatre mains » de Marie-Andrée Lamontagne et Philippe Borne est un des premiers grands romans québécois d'anticipation

SUZANNE GIGUÈRE

« Cette chaîne humaine qui court sur plus de deux cent mille ans va-t-elle s'interrompre avec nous? » Ce questionnement sur la disparition de l'espèce humaine hante les pages du roman d'anticipation ambitieux et innovant qui signent « à quatre mains » Marie-Andrée Lamontagne — écrivaine, éditrice, journaliste, traductrice — et Philippe Borne — homme aux mille et un métiers —, habités depuis une quinzaine d'années par cette histoire d'une humanité à sauver. Relevant le défi narratif de la coécriture, les auteurs ont planché durant



plus que probablement, un décisif et périlleux virage de son histoire collective.

La paix, une utopie?

La fin de l'espèce humaine est annoncée, causée par le réchauffement de la planète, l'épuisement des ressources, mais aussi par son indéracinable propension à se faire la guerre, pis, à la métaboliser. C'est le point de départ de ce grand roman d'histoire et de science. À dix kilomètres sous terre, un exobiologiste de la galaxie Xall observe cette espèce belliqueuse qui porte en elle les germes de son anéantissement, mais qui par ailleurs fait preuve d'une créativité prodigieuse. Cette contradiction fascine le peuple UNS (pacifié), dont l'étrange créature est issue. Dérégant à la règle de non-intervention que son gouvernement s'est fixée, l'Observateur sauve de la mort un Indien du Montana

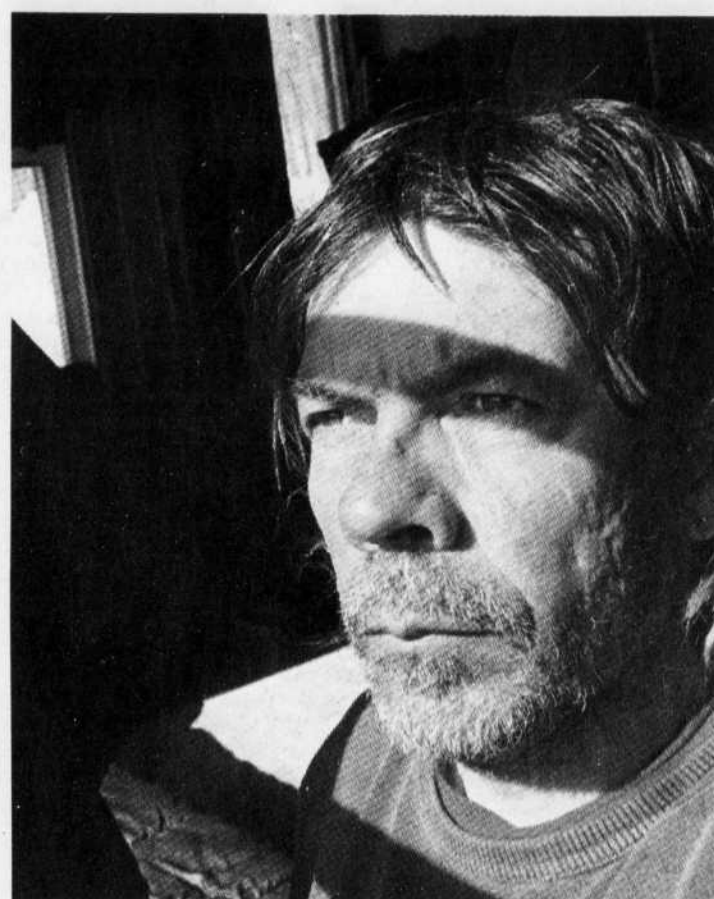
blessé lors d'une guerre de clans et lui confie une mission: convaincre ses semblables de devenir une espèce pacifiée. Pâtu — c'est son nom — sera doué d'une longévité extraordinaire et de moyens financiers illimités pour infléchir la destinée humaine. Un délai de grâce — deux cents ans — lui est accordé. S'il réussit, le gouvernement galactique interviendra scientifiquement pour régler le problème du réchauffement climatique de la Terre. L'Indien obtient la permission de contacter dix hommes et femmes à travers la planète pour l'aider dans sa tâche révolutionnaire.

Il est impossible de tout raconter à ce stade. On n'y arriverait pas de toute façon. Dire seulement que l'histoire d'amour qui soutient l'odyssée de Pâtu est la petite faiblesse qui donne au roman le soupçon de lyrisme et de tendresse susceptible de faire passer le caractère crépusculaire du roman. Dire aussi que le récit devient de plus en plus passionnant et qu'il met en place une réflexion philosophique, historique et scientifique forte. Enfin que, dans la seconde partie, les auteurs nous proposent dans une belle construction filmique une relecture de l'histoire de la fin du XIX^e siècle et du XX^e. L'histoire humaine, à la fois affligée et porteuse de hautes réalisations, défie sous nos yeux en compagnie d'artistes, de scientifiques, de philosophes qui ont œuvré pour la paix et proposé une vision plus large, plus humaniste et plus pacifiste à travers leurs œuvres ou leur action.

Une pure histoire de science-fiction sur l'avenir de notre planète occupe la dernière partie du roman. Nous sommes en 2040. Un gouvernement mondial des Nations unies solidaire dirige la planète. Peut-on conclure que l'action menée par le vieil Indien et ses compagnons pour une transformation fondamentale de la conscience collective est une réussite? L'humanité est-elle prête à se rendre compte dans quel labyrinthe elle



Marie-Andrée Lamontagne



Philippe Borne

est engagée? L'aspiration humaine à la paix n'est-elle qu'une utopie? Les dormeurs qui foncez tête baissée dans l'élimination de la planète s'éveilleront-ils à temps? Notre époque aurait tout à gagner à méditer l'*Iliade* d'Homère, « ce chant poignant à la fois actuel et intemporel qui affirmait la grandeur de la vie sur l'absurdité de la guerre et les faiblesses humaines ».

Geyser d'idées, d'intuitions

Le roman de Marie-Andrée Lamontagne et de Philippe Borne ne se construit pas exclusivement sur une anticipation du futur. Il propo-

se des points de vue sur un problème très contemporain: les dangers potentiels qui pourraient conduire l'ensemble de l'humanité au salut ou à la destruction. Comme l'écrit l'Espagnol Unamuno dans *Le Sentiment tragique de la vie*, « le temps est peut-être un fleuve qui prend sa source dans l'avenir, mais quand l'eau en est opaque, nous sommes des poissons sans yeux ».

Même dans ses projections les plus lointaines, la science-fiction demeure en prise avec le réel.

Véritable geyser d'idées, d'intuitions, de raisonnements, de références littéraires et scientifiques — les auteurs de science-fiction ne

conçoivent pas leur activité sans une sérieuse documentation, sur les dernières découvertes et actualités, scientifiques bien sûr mais dans bien d'autres domaines aussi —, *UNS* est l'illustration qu'on peut concilier anticipation, intelligence, style et accessibilité: une narration d'une ironie éclairée et chaleureuse, une langue souple, des ambiances d'un lyrisme éloquent ponctuées d'envoies délicieuses, une construction travaillée, juste ce qu'il faut autour de quelques allers-retours entre le passé et le présent. On reprochera de-ci de-là quelques longueurs. Pour les lecteurs moins familiers

des univers galactiques, la lecture apparaîtra plus ardue, mais rien d'insurmontable.

Il faut y mettre le temps pour passer à travers ce roman de 568 pages bien tassées. En pensant qu'on a entre les mains un des premiers grands romans québécois d'anticipation du XXI^e siècle.

Collaboratrice du Devoir

UNS
Marie-Andrée Lamontagne
et Philippe Borne
Éditions Leméac
Montréal, 2008, 568 pages

ARCHITECTURE

Renzo Piano, star de l'antigravité

ISABELLE PARÉ

Il figure au panthéon des architectes dont les œuvres façonnent le visage des métropoles de la planète. Mais dans le club sélect des Jean Nouvel, Frank Gehry, Zaha Hadid et autres starchitectes de ce monde, Renzo Piano se démarque comme le maître de l'ingénierie, mise au service de la légèreté.

Le très beau livre que viennent de lui consacrer les Éditions Taschen, signé par Philip Jodidio, illustre d'ailleurs parfaitement l'omniprésence de cette esthétique chère à Piano, qui fait fi du poids, depuis ses tout premiers projets des années 60 jusqu'à aujourd'hui. On lui doit l'imposant aéroport de Kansai (1988), au Japon, créé à même une île artificielle dans la baie d'Osaka. Rivalisant de prouesses techniques, le terminal aérien de 1,3 km de longueur a des ailes de virgule posées sur l'eau, léger, comme l'aile d'un planeur.

Malgré son style diversifié, le livre isole très bien le fil conducteur qui guide Piano dans ses créations, influencé dès son plus jeune âge par l'omniprésence des voiliers dans le port de sa ville natale, Gênes, et les horizons sans fin. Marin émérite, il a d'ailleurs dessiné huit de ses propres voiliers.

Aériens, ses plus imposants édifices, qu'il s'agisse du siège social du *New York Times* (2000-07), de la tour Aurora à Sydney (2000), penchée au-dessus de l'icône Sydney Opera House, ou du magasin

Hermès à Tokyo (2006), semblent prêts à s'envoler ou à flotter au-dessus de l'horizon. Photos et croquis expliquent d'ailleurs en détail le *modus operandi* de l'architecte, dont les projets sont toujours fortement inspirés par la culture locale.

Le plus parfait exemple en est l'immeuble créé pour le magasin Hermès à Tokyo, fait de 13 000 pavés de verre transparent, qui scintille au cœur de la métropole nipponne telle une lanterne magique. Mariage entre modernité et tradition, cette perle sertie dans un univers de béton est en plus parfaitement résistante aux tremblements de terre.

S'il soulève parfois la controverse — son premier projet majeur fut celui du musée Beaubourg à Paris —, Renzo Piano continue encore aujourd'hui à défier les lois de l'architecture dans la Vieille Europe. À Londres, son projet de tour de verre de 305 mètres, appelé à devenir le plus haut gratte-ciel d'Europe, ne fait pas l'unanimité. À deux pas de la tour de Londres, ce bâtiment, appelé « l'éclat de verre », s'élèverait sur 66 niveaux dans le profil londonien. À lire, pour tout savoir sur ce maître de l'antigravité.

Le Devoir

PIANO
RENZO PIANO BUILDING WORKSHOP 1966 TO TODAY
Philip Jodidio
Éditions Taschen, 568 pages



RENZO PIANO BUILDING WORKSHOP
L'immeuble du magasin Hermès à Tokyo est fait de 13 000 pavés de verre transparent.

Une relève littéraire qui promet

Richard STE-MARIE
Un ménage rouge

Richard Ste-Marie
UN MÉNAGE ROUGE

Sébastien FILIATRAULT
Le Chef-d'œuvre

GROUPÉ LIBREX
Une compagnie de Québec Média
groupe.librex.com

Félicitations à nos finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général de 2008

Ceci est mon corps
de Jean-François Beauchemin

Sales Crapauds
de François Gravel

Ma meilleure amie
un texte de Gilles Tibo
illustré par Janice Nadeau

Catégorie romans et nouvelles *Ceci est mon corps*, de Jean-François Beauchemin
Catégorie littérature jeunesse—texte *Sales crapauds*, de François Gravel
Catégorie littérature jeunesse—illustrations *Ma meilleure amie*, un texte de Gilles Tibo illustré par Janice Nadeau

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS

Mafiaboy, l'ado qui a fait tomber Yahoo!, eBay et CNN

À travers sa biographie, Michael Calce raconte la petite histoire des pirates informatiques

PAUL CAUCHON

Huit ans après avoir fait l'actualité mondiale, Mafiaboy se dévoile. Le célèbre pirate informatique était sur le plateau de *Tout le monde en parle* il y a une semaine, pour promouvoir cette biographie écrite avec le journaliste Craig Silverman, qui vient de paraître.

Il y a deux histoires dans le livre *Mafiaboy*: l'histoire personnelle de Michael Calce lui-même, bien sûr, mais aussi une petite histoire des pirates informatiques, les *hackers*, histoire assez intéressante en soi.

Calce rappelle d'ailleurs que la frontière entre la légalité et l'illégalité est quelquefois floue chez ces petits génies de l'informatique qui ont toujours voulu tester les limites des ordinateurs et, par la suite, d'Internet. Après tout, les deux cofondateurs d'Apple, Steve Wozniak et Steve Jobs, avaient d'abord produit et vendu des Blue Box, un instrument générant des tonalités qui permettaient de prendre le contrôle des appareils téléphoniques et de faire des interurbains à l'œil.

Mais comment un ado ordinaire âgé de 15 ans et originaire de l'ouest de Montréal, qui n'avait rien du «nerd à lunettes», a pu mener des cyberattaques contre les sites Internet de Yahoo!, eBay et CNN, entraîner des pertes financières considérables pour ces entreprises et être traqué par la GRC et le FBI?

C'est là l'histoire d'un véritable passionné des ordinateurs, obsessif, qui, à l'âge de six ans, commence à jouer sur un premier ordinateur les fins de semaine et qui reçoit à neuf ans une première carte d'abonnement à AOL pour accéder à Internet, à une époque où il ne connaissait même pas le mot «modem».

Calce raconte en détail comment il a graduellement monté son réseau, par jeu, par défi, par désir de prouver à d'autres *hackers* ce qu'il pouvait faire, et comment il a finalement contrôlé un impressionnant réseau d'ordinateurs qui lui a permis de lancer une attaque sans précédent contre de gros systèmes.

On s'y perd quelquefois dans les explications techniques, mais on reste toujours étonné de constater la naïveté de Mafiaboy, qui semblait n'avoir aucune conscience de l'ampleur des dommages qu'il causait.

Calce laisse entendre que les forums de discussion secrets de *hackers* dans lesquels il parlait étaient infiltrés par des policiers. Lorsque l'ampleur des attaques de Mafiaboy est révélée, il sait qu'il finira par être pris. Dans un passage assez savoureux du livre, il explique comment il tente de choisir le moment idéal pour annoncer à son père, qui ne se doutait de rien, qu'il était l'auteur des attaques. Une fois le choc passé, son père communique avec un avocat... et ils attendent que la fin du monde leur tombe

dessus, ce qui ne manquera pas d'arriver après deux mois de traque, lorsque les policiers encerclent leur maison en pleine nuit.

Condamné à passer quelques mois dans un centre pour jeunes délinquants, ensuite mis en liberté surveillée, Michael Calce reconnaît pleinement sa responsabilité. «*Mes attaques de 2000 étaient illégales, irréfléchies et, sous divers aspects, complètement stupides*», écrit-il. Mais on perçoit quand même une certaine fierté lorsqu'il explique longuement comment il a procédé.

Et même si une partie de son adolescence a été brisée par cette affaire, on se dit que, somme toute, il se serait dommage de se priver d'un tel talent pour les ordinateurs! Et c'est exactement la conclusion de Michael Calce. Après avoir consacré les derniers chapitres de son livre à donner des conseils pour mieux protéger son ordinateur et à faire une revue de la cybercriminalité actuelle, Michael «Mafiaboy» Calce conclut en écrivant qu'il veut maintenant contribuer à rendre Internet plus sécuritaire et travailler dans le domaine de la sécurité informatique. Bref, j'aurais tendance à lui faire confiance pour reconfigurer mon routeur...

Le Devoir

MAFIABOY

Michael Calce et Craig Silverman
Les Intouchables, 286 pages



LITTÉRATURE JEUNESSE

L'ordinateur au service de l'horreur

CAROLE TREMBLAY

Depuis Bob Morane et Sylvie l'hôtesse de l'air, de nombreux mégaotcets ont coulé sous les ponts. Dans les romans pour ados d'aujourd'hui, la majorité des personnages possède un ordinateur et un téléphone portable. Et ceux qui n'en ont pas clament haut et fort la terrible injustice dont ils sont victimes. Dans la vie comme dans les livres, on se téléphone, on se texte, on *chat*, on surfe et on s'envoie des courriels. Et, évidemment, on joue beaucoup aux jeux vidéo.

C'est le cas dans *Genesis Alpha*, de l'auteur Rune Michaels, qui vient de paraître chez Milan. Dans ce premier roman touffu, on fait la connaissance de Max et Josh, deux frères très proches l'un de l'autre. Et pour cause. La naissance de Josh, conçu en laboratoire, a permis de sauver la vie de son aîné. Des cellules souches prélevées sur le cordon ombilical du benjamin ont été greffées à Max, lui permettant de vaincre la maladie qui le condamnait à très court terme. Un lien particulier unit donc les deux frangins, qui partagent beaucoup de choses, entre autres une passion dévorante pour *Genesis Alpha*, un jeu vidéo complexe qui se joue en ligne. Dans ce monde virtuel, les joueurs évoluent sous différents avatars qui leur permettent littéralement de vivre une double vie. Quand ce n'est pas une troisième...

Quand le roman commence, c'est un peu l'hystérie à la maison familiale. Max, le plus âgé des deux frères, vient d'être arrêté par la police pour le meurtre d'une adolescente. Bien sûr, on croit d'abord à une erreur judiciaire. Mais peu à peu, les indices s'accumulent et on doit se rendre à l'évidence: celui qui a été sauvé de la mort dans sa petite enfance est maintenant devenu un assassin malin, qui utilisait un personnage élaboré sur *Genesis Alpha* pour traquer des jeunes filles.

Le choc est dur à encaisser pour les parents. Mais il l'est encore plus pour Josh. Non seulement il apprend que le grand frère à qui il vouait une admiration sans borne est un tueur, mais il

doit lui-même le condamner en fournissant aux policiers les codes d'accès informatiques qui permettront d'établir la preuve de sa culpabilité.

Et s'il n'y avait que ça... Toute l'enquête lui révèle plus ou moins accidentellement la vérité sur sa conception: la compatibilité de ses cellules souches n'est pas le fruit du hasard puisque le benjamin n'est rien de moins qu'un clone de son aîné.

On oublie vite les invraisemblances du scénario pour plonger avec l'adolescent dans la spirale des questionnements. S'il possède exactement le même code génétique que son frère, est-il condamné à devenir un tueur lui aussi? Qui est-il, au fond? Josh ou simplement un double de Max? D'où vient le Mal? Quand et comment apparaît-il chez un être humain?

Même si elle aborde de nombreux thèmes et sème des questions dans toutes les directions — l'identité, le Bien et le Mal, le danger des jeux virtuels, les conséquences d'un crime sur la famille immédiate, les nouvelles technologies de reproduction —, l'auteur, qui a fait des études de psychologie à l'Université de Reykjavik, réussit à construire un récit prenant, porté par un personnage d'adolescent solide dans son extrême fragilité.

Dans un registre plus ludique, Arthur Ténor, auteur prolifique doté d'une imagination à large spectre, fait paraître *Si vous tenez à le savoir.com*. Un site de voyance apparus sur le Web propose à ses utilisateurs de répondre à une première question gratuitement, les suivantes étant facturées 1000 euros. On croirait à une arnaque si le taux de réussite des prédictions n'était pas de 100%. Ça devient vite inquiétant et le commissaire Rochand, chargé de l'enquête, est plus qu'intrigué. De son côté, Caroline, quinze ans, reçoit un courriel du voyant qui lui demande de lui venir en aide. Tout comme le jeune policier en moto et blouson de cuir, elle tente d'éclaircir le mystère du Super Devin. Leurs pistes se croisent, se mêlent et rebondissent là où on ne les attend pas toujours. On se demande tout le long comment l'auteur arrivera à résoudre une énigme qui repo-

se sur une prémisse aussi improbable. On est un peu déçu par le tour de passe-passe fantastique qu'il nous réserve en conclusion, mais comme on ne s'est pas ennuyé en cours de route, on est magnanime et on finit par lui pardonner.

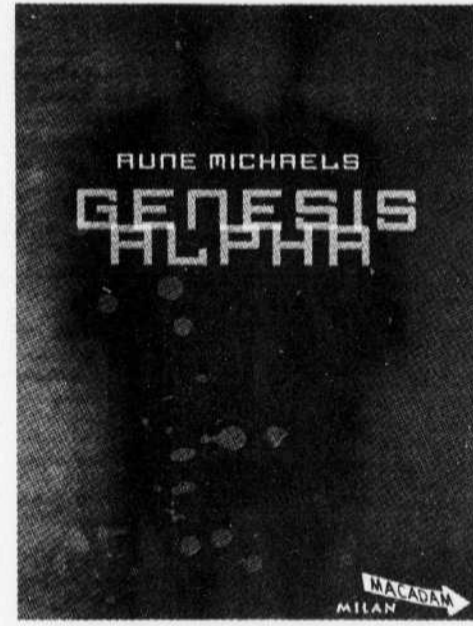
Collaboratrice du Devoir

GENESIS ALPHA

Rune Michaels
Éditions Milan, coll. «Macadam»
Paris, 2008, 253 pages

SI VOUS TENEZ
À LE SAVOIR.COM

Arthur Ténor
Édition du Masque
Paris, 2008, 228 pages



BANDE DESSINÉE

Grosse fatigue

FABIEN DEGLISE

On le savait mélancolique et un brin complexe. Le jeune bébête Pascal Girard est aussi un grand maître de la procrastination. Chose qu'il prouve facilement d'ailleurs dans sa nouvelle création livrée sous un titre sans équivoque: *Paresse* (La Pastèque).

Aux antipodes du nécessaire *Nicolas* et de l'émouvant *Dans un cruchon*, ces précédents méfaits littéraires, l'œuvre qui vient de sortir réunit cette fois les pensées quotidiennes et faciles de l'auteur. Pensées égrainées sur son blogue entre janvier et juillet dernier, en format strip: quatre cases, un punch. On résume.

À l'intérieur de ce cadre classique à l'efficacité aussi incertaine qu'aléatoire, Girard pose un regard amusé et amusant sur sa condition d'artiste (travailler autonome à la maison par surcroît), sur sa vie en couple (avec une blonde et deux chats), sur son voisinage (celui qui fait du bruit et celui qui se promène à poil devant les fenêtres), sur la nostalgie ou encore sur l'hiver, la sieste et l'angoisse. On résume encore. Sensible par moments, cette in-



ursion dans l'univers du comique, et/ou de la réflexion en quatre temps devient toutefois pour Girard, dans l'ensemble, une occasion de se perdre un peu à l'intérieur de frontières discursives sans doute trop étroites pour lui. Et forcément, ce n'est pas là que son sens de l'observation et sa capacité de résumer le complexe en peu de traits sont le mieux servis.

Le Devoir

PARESSE

Pascal Girard
La Pastèque
2008, Montréal, 108 pages

Dufort sur papier

À l'époque où il était ministre de la Sécurité publique, Jacques Chagnon avait été invité à commenter la crise à Kanesatake. Pour

expliquer comment la vie y était différente, voilà ce qu'il avait déclaré à Jean-René Dufort: «*Kanesatake est une communauté beaucoup plus violente que le restant de la société. Il passe une corneille, t'es pas content, tu sors ton 12 et tu tires la corneille. On voit pas ça ailleurs!*»

C'est le genre de déclaration étonnante recueillie par *Infoman* depuis huit ans. En fouillant dans ses archives, Jean-René Dufort a eu l'idée de redonner vie à quelques-unes de ces déclarations savoureuses: défilent ainsi dérapages verbaux, déclarations incongrues et absurdités prononcées autant par des politiciens que par des artistes ou des citoyens ordinaires. Le tout recueilli dans un petit livre sans prétention, qui voulait conserver quelques traces de l'émission.

Le Devoir

■ *Le Petit Infoman illustré*, Jean-René Dufort, Les 400 Coups, 96 pages.

ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE INTERNATIONALE

Les Écrits des Forges
félicitent les finalistes au
Prix du Gouverneur général 2008.

François Charron, Nous aurons tout vécu
Henri Chassé, Morceaux de tempête

Présents
au Salon du livre
de Montréal
Stand #355

Reporters sans frontières

100 photos de
Reza
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Soutenez Reporters sans frontières,
achetez le nouvel album photos

En vente 17\$ dans les Maisons
de la presse internationale

éditions 8
Vient de paraître:

- Réal QUELLET
Cet océan qui nous sépare
- Jean-Noël PONTBRIAND
Vous serez comme des dieux

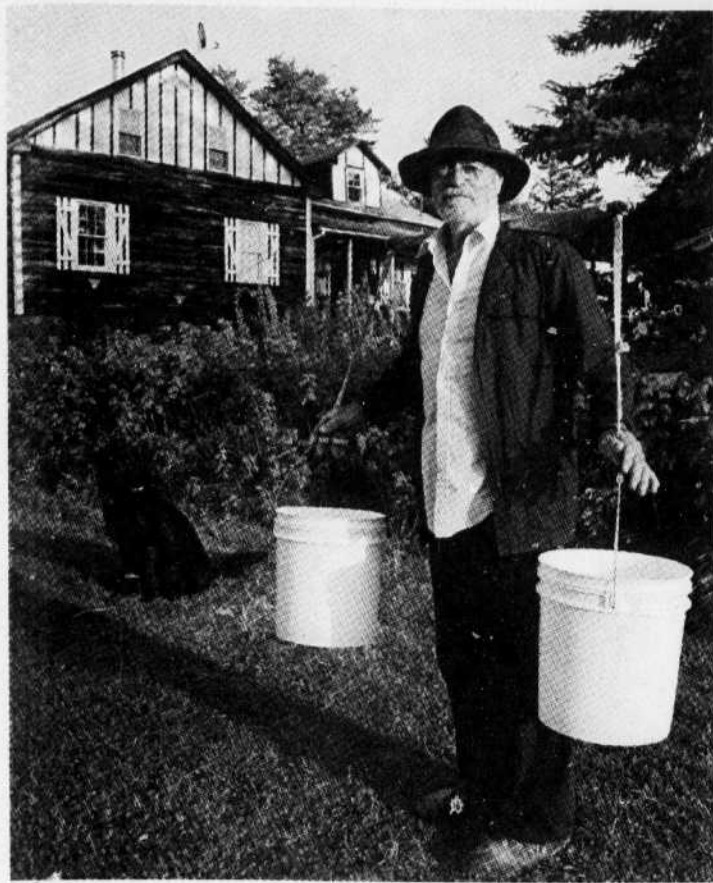
35 AUTRES TITRES DÉJÀ PARUS

À Québec:
Librairie Générale Française
Librairie Pantoute
Librairie Zone

À Montréal:
Librairie Olivier

Commandes:
www.editions8.com

ESSAIS

Le retour du *Petit manuel d'histoire du Québec* de Bergeron

SOURCE ONF FRANCOIS RUPH

Dans le célèbre *Petit manuel d'histoire du Québec* paru en 1970, Léandre Bergeron raconte l'histoire de l'exploitation — économique, sociale, politique et culturelle — des «Canayens» devenus Québécois. Bergeron a récemment fait l'objet d'un film de l'ONF, *Avec conviction, sans espoir*, réalisé par Christian Fournier et Sylvain Rivière.

LOUIS CORNELLIER

Il y a, dans le célèbre *Petit manuel d'histoire du Québec* paru en 1970, un esprit iconoclaste qui me l'avait rendu sympathique, il y a quelques années, lors d'une première lecture. Inspiré par la théorie de la décolonisation, son auteur, l'original Léandre Bergeron, y raconte l'histoire de l'exploitation — économique, sociale, politique et culturelle — des «Canayens» devenus Québécois et de «l'homme rouge» par des élites successivement françaises, anglaises et américaines.

En avant-propos, l'historien amateur et engagé explique clairement son projet. «Nos élites, affirme-t-il, nous ont raconté des histoires sur notre passé [...] pour nous maintenir, nous peuple québécois, en dehors de l'histoire.» Elles ont chanté l'héroïsme de quelques grandes figures pour nous cacher notre situation d'exploités et «pour ne pas faire face au présent», toujours marqué par notre aliénation économique et nationale. En vulgarisant notre histoire dans une perspective nationaliste et marxiste, Bergeron entend présider à «la repossession de notre histoire, premier pas de la repossession de nous-mêmes pour passer au grand pas, la repossession de notre avenir». Beau projet... qui sent fort les années 1970 dans le ton.

Analyse très rigide

Republié aujourd'hui dans une

version intégrale, mais augmentée de tiers grâce à la contribution de Pierre Landry qui couvre les années 1977-2008, le *Petit manuel d'histoire du Québec* conserve sa verve très militante, mais il a perdu de sa fraîcheur. La grille d'analyse très rigide adoptée par Bergeron (les plus gros mangent toujours les plus petits) apparaît comme une recette un peu simpliste. Hier, son originalité la sauvait. Aujourd'hui, on remarque surtout son caractère redondant et, à la longue, lassant.

Malgré son titre radical, «*Chronique d'un ethnocide annoncé. 1977-2008*», la section rédigée par Pierre Landry s'avère plus nuancée à la fois dans le ton et dans le contenu. Elle contient d'ailleurs, en ouverture, une synthèse plus au goût du jour des périodes déjà couvertes par Bergeron.

Sans être le «chef-d'œuvre» annoncé par Victor-Lévy Beaulieu en quatrième de couverture de cette édition, le *Petit manuel d'histoire du Québec* est loin d'être un ouvrage sans qualités si on le prend pour ce qu'il est, c'est-à-dire un ouvrage de vulgarisation militante. Son vocabulaire, certes, a vieilli, mais son esprit combatif et effronté, sous lequel on sent parfois un certain humour, déconspite notre rapport à l'histoire. Mes étudiants, à qui j'ai fait lire la chose au début des années 1990, avaient apprécié, certains allant même jusqu'à dire que notre histoire, racontée de cette façon, les intéressait enfin! Ils



découvraient, avec surprise, le concept de classes sociales, ce qui, on en conviendra, n'est pas rien, à une époque où l'on tente de faire comme si cela n'existait plus.

Cette belle édition, sur papier semi-glacé, pêche toutefois par sa longueur. Un «petit» manuel de plus de 600 pages, en effet, décourage la lecture, surtout auprès du public visé, c'est-à-dire le grand public. Une version plus synthétique, composée d'un résumé des moments forts de l'œuvre originale et d'une mise à jour ne retenant que l'essentiel de la période 1977-2008, aurait été plus attrayante et plus pertinente.

Un coup de gueule bien ramassé

L'idée de redonner vie à cette œuvre provocatrice, qui a tant fait jaser à l'époque, est légitime. Le

Petit manuel, quoi qu'on en pense, fut un succès de vulgarisation politico-historique et, à ce titre qui n'est pas si fréquent en la matière, il méritait de revivre. En faisant une brique qui en impose, on trahit toutefois son esprit de coup de gueule bien ramassé visant à réveiller, en quelques heures, le lecteur non spécialiste. A 200 pages-chocs — elles comportaient déjà quelques longueurs —, mes étudiants avaient dit oui. Six cents auraient plus difficilement passé.

Cette «édition-célébration» du *Petit manuel d'histoire du Québec* souffre d'une autre lacune. Cent vingt-cinq caricatures, illustrations et photographies lui ont été ajoutées. Cette iconographie n'est pas sans valeur, mais elle est trop souvent sans sources (auteurs et références bibliographiques). Cela, malheureusement, fait un peu amateur.

Collaborateur du Devoir

PETIT MANUEL D'HISTOIRE DU QUÉBEC

1534-2008

Léandre Bergeron et

Pierre Landry

Trois-Pistoles

Trois-Pistoles, 2008, 636 pages

ESSAI

La mort de l'écrivain québécois

MICHEL LAPIERRE

Saint-Denis Garneau serait mort parce que «l'ambiance desséchante» du Québec l'aurait contraint à une triste «briété métaphysique» en l'éloignant de «l'ivresse du vivant». Quant à Gauvreau, la ruine du mouvement automatiste aurait fait de lui un «volcan émotif suicidaire». Aquin, seul mystique des trois, aurait rêvé de «renaître enfanté» par «un coup de feu». Tout ça semble gratuit. Mais qu'est-ce qu'il y a de plus gratuit que la mort?

Reprocher à Jacques Beaudry de se complaire dans la vague serait mal comprendre le sens de sa démarche. Son essai *La Fatigue d'être*, consacré à la disparition soudaine de Saint-Denis Garneau en 1943, de Claude Gauvreau en 1971 et d'Hubert Aquin en 1977, se veut une réflexion très libre sur le conflit entre le labeur d'exister et l'audace de mourir.

S'il n'était pas le résultat d'une connaissance érudite de ces trois écrivains québécois d'envergure, le livre ambitieux du critique littéraire nous laisserait perplexes. Sa solidité se trouve dans les détails.

«Le drame de Saint-Denis Garneau n'est pas chrétien comme il en a l'air, mais profondément humain», souligne Beaudry qui, sans défendre la thèse contestable du suicide du poète, aborde l'angoisse du cardiaque de Westmount devant la mort. Son interprétation se rapproche de celle de Robert Charbonneau, un grand ami de Garneau, qui, dans *Chronique de l'âge amer* (1967), roman à clés injustement oublié, dévoilait les tourments sexuels et l'alcoolisme de celui-ci, devenu le personnage d'Olivier Cromaire.

Le *Ciel de Québec* (1979), de

Jacques Ferron, s'inspirera de la révélation selon laquelle Garneau (Cromaire) a été arrêté par la police dans un bordel et a soudoyé un détective pour échapper à la justice. Dans l'optique ferronienne, l'anecdote démasquait l'hypocrisie religieuse, bourgeoise et littéraire de l'équipe de la revue *La Revue*, caste qui jetait un regard hautain sur le Québec populaire.

Sans aller aussi loin, Beaudry a compris que ce n'était pas seulement la société inculte de l'époque qui étouffait Garneau mais encore l'évasion élitiste, fruit d'une religiosité artistique incapable d'assouvir une soif de vitalité. «Garneau possède, écrit-il, un tempérament baroque. Les vertiges l'attirent, ceux de la cime (musique et poésie) et ceux de l'abîme (boisson et bordel).» Cependant, il n'y a pas d'issue. Il ne reste que la tentation de mourir.

De son côté, Gauvreau met fin à ses jours en ayant à l'esprit le suicide de Muriel Guilbault, beauté à jamais inaccessible au poète déséquilibré en qui Beaudry discerne le «martien» révolté contre un Québec privé de la magie matérielle de l'inconscient. Enfin, le suicide d'Aquin représente, à la différence de la disparition des deux autres, la mort emblématique de l'écrivain québécois.

Beaudry associe ce suicide de portée nationale à la mystique chrétienne et à la sexualité. Il signale: «Dans une note de son journal, le 24 avril 1961, Hubert Aquin suggère un renversement où le langage érotique en usage pour décrire l'expérience mystique fait place à la description de l'expérience sexuelle en termes religieux.» Ce qui annonce le roman *Neige noire* (1974).

L'essai de Beaudry nous pousse à conclure que, chez Aquin, c'est

l'union à la fois affective et politique avec le Québec qui donne à la mort de l'écrivain un sens unique et fraternel.

Collaborateur du Devoir

LA FATIGUE D'ÊTRE

Jacques Beaudry
Hurtubise HMH
Montréal, 2008, 144 pages

PATRICK KÉCHICHIAN

En quoi l'adhésion au catholicisme modifie-telle le regard que le croyant porte sur le monde? Dans quelle mesure ses engagements et ses refus sont-ils commandés ou infléchis par sa foi? Enfin, le conservatisme et l'acceptation empressée de l'ordre établi sont-ils, pour lui, des fatalités? C'est à ces questions que Jacques Julliard tente de répondre à propos des trois grands écrivains catholiques du XX^e siècle: Charles Péguy, Georges Bernanos et Paul Claudel, qui ont, chacun différemment, imprimé très fortement leur marque dans le siècle — dans ses premières années pour Péguy (mort en 1914), dans l'entre-deux-guerres puis au moment du second conflit mondial pour Bernanos et Claudel (morts respectivement en 1948 et en 1955).

Laissons de côté l'hypothèse de l'auteur selon laquelle le christianisme des trois «est plutôt la conséquence que la cause de leur marginalité par rapport à la société de leur temps». Elle est invérifiable. C'est la nature et les conséquences (les enseignements) de cette «marginalité» qu'il importe de comprendre. Le mot «marginalité» peut faire sourire à propos de Claudel, ambassadeur de France, académicien et notable.

On peut le trouver inadéquat pour Bernanos, héritier de la vieille tradition contre-révolutionnaire, fils

de la droite maurassienne et antisémite. En revanche, il est difficile à contester pour Péguy, combattant perpétuellement armé, homme de conviction et de circonstances — au sens le plus noble du terme. Jacques Julliard cite à son propos ce mot d'Emmanuel Mounier qui s'applique si bien à l'auteur de *Notre jeunesse*: «L'événement sera notre maître intérieur.»

Aux événements — de l'affaire Dreyfus à la Shoah —, les trois hommes ont donc réagi, avec leur style et leur tempérament, pas toujours infailliblement, mais avec une fidélité radicale à leurs idéaux. A propos de Péguy, le converti, ou le reconverti, de 1907, Julliard reprend l'expression de Maurice Clavel: «journaliste transcendantal». De fait, le journalisme, avant la littérature — Péguy ne pose pas à l'écrivain —, est bien le lieu du combat permanent du gérant des *Cahiers de la quinzaine*. «Il n'écrit pas de livre», souligne Julliard, à la façon d'un journaliste; il rédige des articles à la façon d'un écrivain.» Cette vocation, on s'en souvient, il la définit dès 1900 dans *Lettre du provincial*. Le refrain est connu, fameux, n'a pas vieilli: «Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste.» A la fin de sa courte vie, Charles Péguy aura des mots plus étranges et interrogatifs sur le journalisme...

Mais le parallèle le plus intéressant, c'est à propos de l'argent que Jacques Julliard établit. La question peut sembler périphérique, elle ne l'est pas puisqu'elle révèle un certain rapport au monde réel. Elle oppose Péguy et Claudel. À gauche, le premier, dénonciateur de l'«immense prostitution du monde moderne» qui «ne vient pas de la luxure. Elle n'en est pas digne. Elle vient de l'argent. Elle vient de cette universelle interchangeabilité». À droite, le second, étranger à l'idée de décadence, qui pensa le triomphe du capitalisme, affirme Julliard, comme «un événement intellectuel de première grandeur, un immense tournant dans les rapports que l'individu entretient avec sa culture». Alors que Péguy dénonce une mortelle substitution — «L'instrument est devenu la matière, et l'objet et le monde» —, Claudel, lui, considère «l'interchangeabilité des choses» comme «facteur de liberté» et parle de «cette monnaie sublime de la charité». Deux manières d'entrer dans le monde moderne. Ce monde qui, comme le pense Julliard, continue à susciter les plus vives inquiétudes.

Le Monde

L'ARGENT, DIEU ET LE DIABLE

Jacques Julliard
Flammarion
Paris, 2008, 234 pages

FÉLICITATIONS À NOS LAURÉATS 2008

● L'HEXAGONE

Une compagnie de Quebecor Media

MADELEINE GAGNON

PRIX SPÉCIAL
INTERNATIONAL
DE POÉSIE
RONALD-GASPARIC

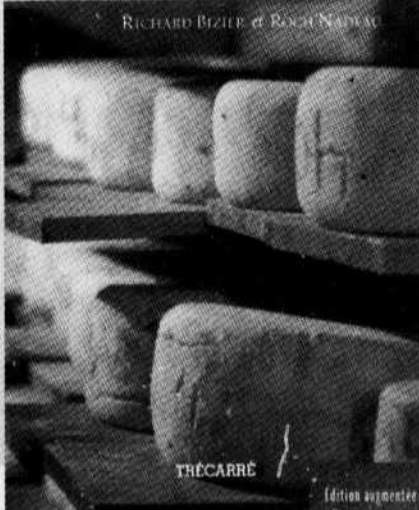
FERNAND OUELLETTE

GRAND PRIX
INTERNATIONAL
DE POÉSIE DE
LANGUE FRANÇAISE
LÉOPOLD-SÉDAR-
SENGHORDANNY
PLOURDEC'EST AURORA
PRIX ÉMILE-NELLIGANNATHALIE
STEPHENS... S'ARRÊTE ? JE
PRIX ALAIN-GRANDBOISCAROL
LEBELLA NUIT EST UN OBJET ÉTRANGE
PRIX ABITIBI-BOWATER

Redécouvrez les fromages d'ici

Répertoire des fromages du Québec

RICHARD BIZIE & RICHARD NADIAO



THÉCARRÉ Éditions Appareil

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Quebecor Media
groupeilibrex.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le monde que laisse Bush

Le président qui sera élu mardi ne pourra renier tout l'héritage de Bush



LOUIS CORNELIER

Va-t-il enfin partir, ce président que plusieurs qualifient de pire de l'histoire des États-Unis? Ce n'est plus, maintenant, qu'une question de jours. Il laissera toutefois un triste héritage à son pays et au monde. Pour l'analyser, qui de mieux choisi que le politologue québécois Charles-Philippe David, diplômé de l'Université de Princeton et grand spécialiste de la politique étrangère des États-Unis et des enjeux stratégiques qu'il enseigne à l'UQAM?

Dans *Les États-Unis et le monde après Bush*, un éclairant petit livre d'entretiens menés par le journaliste Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, le professeur David trace un portrait très sévère de Bush fils. Il rejette la thèse de sa stupidité, mais il le décrit comme «un homme peu curieux», «qui lit très peu», qui n'a pas évolué au cours de sa présidence et qui a régné dans une malsaine ambiance d'unanimité. Peu au fait des enjeux internationaux, suprêmement incompétent dans la gestion des ravages de l'ouragan Katrina en août 2005, «vraiment, en tous points», conclut donc David, *Bush a fait montre d'une fermeture extraordinaire qui a tristement nuí aux États-Unis et au monde.*

Cette ineptie n'annonce toutefois pas le déclin inéluctable des États-Unis. «La puissance américaine surpassera les autres pour un bon bout de temps encore», prévient Charles-Philippe David. Sa suprématie militaire reste écrasante, son économie occupe une place centrale dans le monde, ses universités demeurent parmi les plus prestigieuses et sa démographie, parmi les plus dynamiques. Cette domination, cependant, est ébranlée «par l'émergence du reste du monde» et, sur le plan intérieur, par un sectarisme idéologique qui nuit au «consensus politique national sur les grandes orientations de la politique étrangère américaine».

Bush, selon David, laisse les États-Unis aux prises avec «une véritable crise identitaire et morale», mais aussi avec un réel désir de changer de cap. Après le 11 septembre 2001, son administration «avait entre les mains un gigantesque capital politique qu'elle a pitoyablement dilapidé». Qu'on pense, ici, à l'erreur irakienne, à Guantánamo, au Patriot Act, à la torture, etc. La doctrine Clinton souhaitait «répandre la démocratie dans le monde par l'élargissement d'institutions et de traités internationaux». Bush a aussi renié cet héritage politique.

Charles-Philippe David ne désespère pourtant pas de la capacité de ressort des États-Unis. Les courants d'idées américains, insiste-t-il, sont nombreux, plus influents qu'ailleurs, et «chaque changement de gouvernement à Washington annonce le remplacement de milliers de conseillers politiques et de fonctionnaires». Aussi, la «politique quasi impériale» de Bush et de ses néoconservateurs, plus partisans de la force que les militaires eux-mêmes, aura un terme puisqu'une majorité d'Américains la désapprouve. Le pays, bien sûr, voudra conserver sa puissance, mais il optera probablement, pour ce faire, qu'Obama ou McCain l'emporte, pour une



JASON REED REUTERS

Le président américain George W. Bush est accueilli à son arrivée à la base aérienne d'al-Assad, en Irak, lors d'une visite-surprise en septembre 2007.

stratégie multilatéraliste, afin de remplacer l'unilatéralisme grossier des années Bush.

Le terrorisme, oui mais...

La lutte contre le terrorisme ne disparaîtra pas des écrans radars américains. Le terrorisme, selon le politologue, reste une menace, mais ce n'est pas la plus grave. «À vrai dire, lance-t-il, si vous êtes Américain, vous avez plus de chances de vous noyer dans votre bain que d'être victime d'un attentat terroriste international.» David relativise aussi les dangers d'une attaque terroriste nucléaire. «Acquérir la technologie nécessaire, développer l'engin, le transporter à l'insu de toutes les autorités et le faire exploser en plein cœur d'une ville américaine, explique-t-il, cela relève d'une prouesse technologique et logistique difficile à imaginer.» La prolifération nucléaire étatique l'inquiète plus et devrait faire l'objet d'une attention accrue.

Les solutions militaires à ces dangers, souvent valorisées aux États-Unis, sont très limitées. Une intervention de ce type en Iran, par exemple, selon David, «serait inappropriée, injustifiée et très préjudiciable aux États-Unis». Le prochain président serait mieux

avisé, s'il veut combattre efficacement le terrorisme et redorer le blason américain, d'offrir de meilleures conditions de vie aux populations arabo-musulmanes, de contribuer à la résolution du conflit israélo-palestinien et à la stabilisation du Liban. Le recours au renseignement, de même, serait plus efficace que les armes, mais il faudrait redonner du lustre aux services qui s'en occupent et qui souffrent, actuellement, d'un manque de compétences adaptées («très peu d'arabophones et de persanophones») et d'une fascination abusive pour les solutions technologiques plutôt qu'humaines.

Cette même fascination nuit aussi aux efforts militaires. La doctrine de la RAM (révolution dans les affaires militaires), «axée sur la technologie, la puissance de feu et l'intégration de toutes les forces — air, terre, mer — sur le champ de bataille», multiplie les victimes civiles et échoue à «gagner les cœurs et les esprits» sur le terrain. En Afghanistan comme en Irak, la réussite des opérations tient au *nation building*, c'est-à-dire qu'*il faut aller sur le terrain, aider les populations locales, reconstruire les infrastructures de base et assurer l'ordre et la stabilité par une quelconque force policière*, tâches dans lesquelles


les militaires et les grandes puissances ne brillent pas. Dans ce domaine, souligne David, le Canada, «s'il s'en donnait les moyens, serait donc bien placé».

Le président qui sera élu mardi ne pourra renier tout l'héritage de Bush. «On doit s'attendre à une certaine continuité», avertit David. Il aura toutefois le devoir moral de rétablir les ponts avec le reste du monde, de renouer avec le respect du droit international (fermer Guantánamo, par exemple) et d'en finir avec le mépris des questions environnementales. «Les Américains et le reste du monde souhaitent un changement de cap», conclut avec raison le savant analyste, qui n'est pas chiche de ses lumières.

louisco@sympatico.ca

LES ÉTATS-UNIS ET LE MONDE APRÈS BUSH


Charles-Philippe David et Jean-Frédéric Légaré-Tremblay
Nota bene
Québec, 2008, 110 pages



Maurice Zundel
Mystique et prophète de notre temps


Avec Benoît Garceau omi

Mercredi 5 novembre 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

Les Éditions du **Noroît**
Nouveautés



www.lenorait.com

Katerine Caron

Encore vivante

Katerine Caron

Nadine Ltaif

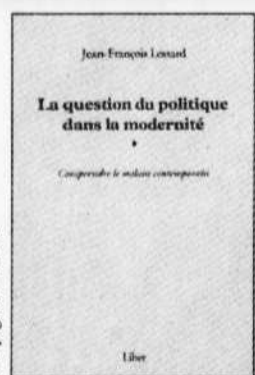
Encore vivante

Les métamorphoses d'Ishtar

Nadine Ltaif


Édition du Noroît

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature



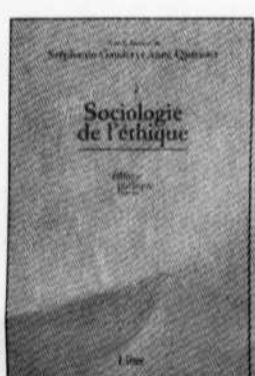
Jean-François Lessard
La question du politique dans la modernité
Comprendre le malaise contemporain

222 pages, 22 dollars




Pierre Pelletier
Au-delà du moi
Les thérapies transpersonnelles

408 pages, 16 dollars




Sociologie de l'éthique

174 pages, 23 dollars




sous la direction de
Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart
Sociologie de l'éthique

HURTUBISE HMM



Félicitations à Philippe Béha,



finaliste du Prix du Gouverneur général 2008, catégorie illustrations.

www.hurtubisehmm.com